

[paɾdəla]

Flavie Papin - Mémoire de fin d'études sous la direction
de Cédric de Veigy - Ensci - Les Ateliers - Novembre 2009



**EXPÉRIENCES
LECTURES
MÉDITATIONS**

SUR LE CORPS ET L'ESPRIT

**EXPÉ
RIEN
CES**

Le 9 décembre 2008

Je me souviens d'une phrase qui m'a marquée et que tu as souvent prononcée lorsque petite, j'avais fait une bêtise ou bien que je ne voulais pas travailler : « *Ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est qu'il n'obéit pas qu'à ses pulsions mais fait usage de sa raison* ». Au delà d'une simple comparaison entre l'homme et l'animal, tu t'es servie de cette phrase pour me faire comprendre que je pouvais choisir de ressembler soit à un animal, soit à un homme : « *Veux-tu n'obéir qu'à tes pulsions ? Tu seras malheureuse, car tu ne feras que satisfaire un désir momentané ; cela ne construit rien. Ou veux-tu faire usage de ta raison ? Alors dans la maîtrise de tes désirs, en étant raisonnable, tu pourras élever ton esprit vers des pensées plus nobles* ».

Je crois que le choix de mes études ne s'est pas fait par hasard. Si je me suis évertuée à fuir une certaine forme de pensée académique, à me méfier du rationnel, du construit et de l'ordonné, c'est en

partie en réponse à cette phrase qui m'a marquée. Ce n'est pas pour autant que je prône l'anarchie, loin de là, mais mon choix témoigne clairement d'une envie de trouver un autre moyen d'exprimer ma pensée que celui que tu as voulu m'enseigner. Tu es dans le raisonnement pur, celui que seuls les mots peuvent traduire ; je choisis, notamment par le design, un autre terrain d'expression, où la matière et les données sensibles deviendront mon vocabulaire, ma manière de communiquer.

Il me semble que j'ai construit comme un schéma autour de cette phrase. La compréhension que j'en ai eu m'a permis d'établir un parallèle sur lequel j'ai pu, un peu plus grande, poser des mots : les pulsions sont directement causées par le corps. C'est par le corps que nous percevons et c'est par le corps que naît le besoin ou même le désir. Lorsqu'un animal a soif, il boit, lorsqu'il a faim, il mange, lorsqu'il a envie d'uriner, il urine. C'est son corps qui choisit pour lui. Si je pose une gamelle de nourriture et une gamelle d'eau devant mon chien, laquelle des deux choisira

t-il ? Il ne choisira pas, il attendra. C'est ce qu'il voit, ce qu'il sent qui fera qu'une envie deviendra plus forte qu'une autre et le poussera à se diriger vers la gamelle en question. C'est son corps et le besoin qu'il fait naître qui décidera pour lui. À la différence du chien, je ne suis pas entièrement tributaire de mon corps et des pulsions qu'il engendre. J'ai la possibilité de choisir. Pour revenir à cette phrase, elle opposait à mon sens les pulsions à la raison, et donc le corps à l'esprit. Il me semble aujourd'hui, dans le cadre du design comme dans un cadre plus général, que pour mieux envisager le lien entre le sensible et l'intelligible il faut commencer par oser se demander quels rapports entretiennent le corps et l'esprit, plutôt que de poser leur séparation comme acquise.

Si cette question relève peut-être simplement d'un positionnement intellectuel pour toi, elle est beaucoup plus personnelle à mes yeux, à la fois profondément viscérale d'un côté et quasi professionnelle de l'autre. Elle renferme à la fois une façon de penser mon être passé, présent et à venir,

et une façon d'envisager le métier auquel je me destine. Et je crois que c'est en te répondant, en m'adressant à toi qui a ouvert cette question en moi alors même que tu pensais peut-être la clore, que je pourrais aussi me répondre. Tu pourrais me demander pourquoi prendre la peine de vouloir t'expliquer tout cela et de ne pas aller à l'essentiel : la démarche que je souhaite incarner dans mon travail. Et bien parce que tu en es indirectement la cause, le fondement, la première rampe. C'est par rapport à ce que tu as voulu m'enseigner que je me suis placée tantôt en opposition tantôt en adéquation, et que mes idées ont germé. Je souhaite donc reprendre les choses à leur commencement et de manière chronologique afin de mieux poser les bases intimes de mon positionnement.

La question qui me motive à écrire aujourd'hui et que je souhaite partager avec toi pour mieux te répondre est celle-ci : « Comment est-il possible d'exercer une forme d'intelligence avec des données sensibles ? » En d'autres termes, est-il

possible que des signes qui sollicitent nos sens permettent d'exprimer une pensée intelligible, puisque le sensible et l'intelligible sont, suivant ton assertion, opposés. C'est précisément le lien entre ces deux notions que je veux essayer de mieux comprendre, pour moi et avec toi.

On entend habituellement par sensible ce qui relève de notre perception première du monde extérieur, autrement dit l'ensemble des impressions, des affections et des émotions qui naissent de notre rapport physique au monde et nous permettent d'en avoir une représentation mentale. Te sachant partisane de la philosophie platonicienne, il ne me semble pas déplacé de lier cette définition à la notion de passion, car les passions renvoient à des sentiments comme l'excès de sensibilité ou le désir. A l'inverse des passions, la raison permet d'avoir accès au monde des idées, et de s'élever vers ce que Platon appelle la vérité. Les passions sont un frein à la recherche de la vérité car elles créent une dépendance aveuglante envers le monde sensible et

nous empêchent d'agir par nous-mêmes ; elles enferment notre esprit dans des préoccupations trop matérielles et momentanées ; c'est en se maîtrisant et en faisant usage de notre raison que nous pouvons nous détacher de l'emprise de nos passions.

Si l'on reste sur le postulat que l'âme humaine est scindée en deux, avec les passions d'un côté et la raison de l'autre, il paraît effectivement difficile de comprendre comment on pourrait créer un pont vers l'intelligible en faisant appel au sensible. Or je suis convaincue que la gamine que j'étais, gorgée par l'expérience de tout ce que son corps lui avait appris, ressentait déjà de toutes autres intuitions, et que c'est pourquoi cette phrase ne la laissait pas en paix. Ce sont ces intuitions que l'enfant ne savait pas alors mettre en mots que je voudrais aujourd'hui retrouver.

Le 26 décembre 2008

Les toutes premières impressions que ta phrase a provoquées en moi sont liées au corps. Comment maîtriser mon corps ? Comment maîtriser mes désirs ? A l'entendre je me culpabilisais systématiquement de me laisser tenter, de ne pas avoir d'emprise sur mes élans. Ensuite, j'ai voulu oublier cette phrase obsédante, mais j'ai eu peur d'être lâche et de « m'arranger » avec mon esprit. La phrase avait jeté un trouble sur un principe qui me paraissait simple. Mon corps n'était peut-être plus un allié, il devenait tout à coup quelque chose d'extérieur et d'un peu vil, qu'il fallait maîtriser sous peine de ne pouvoir atteindre un stade supérieur de pensée. Mais ce but recherché était-il le mien ? Certes je ne voulais pas être bête. Je voulais m'élever, penser par moi-même, penser juste.

Une nouvelle sensation m'enveloppa, mon corps devenait le terrain d'une drôle de polémique. Une sorte de conflit intérieur me poussait dans

un sens puis dans l'autre. Comment accepter ce corps qui représentait un risque pour mon ascension intellectuelle, Fallait-il rejeter une partie de moi pour espérer voir grandir ma pensée ?

Si je croyais à tout cela, je devais m'amputer de la moitié de ce que j'étais, vivre dans une contrainte permanente, être plus forte que tous les désirs que faisait naître mon environnement. Un peu naïvement, j'imaginais ce que concrètement cela pouvait signifier : n'utiliser son corps que pour répondre aux besoins vitaux (manger, boire, dormir), se retirer d'une société de consommation, centrer mes intérêts autour de divertissements plus nobles etc. Immanquablement, cela me paraissait très difficile ; j'oscillais entre un profond dégoût de la nature de ce corps, l'admiration sans limite des possibilités que son oubli pouvait provoquer et le refus de m'imposer une telle rigueur. Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de ressentir une sorte de fascination rebutante pour tout intellectuel, philosophe, qui semble s'appliquer cette ligne de conduite.

Le 2 janvier 2009

Je comprends l'attrance que cet ascétisme représente. La maîtrise et la domination de soi provoquent une jouissance infinie : elles évacuent le mépris que l'on portait à ses instincts et renforcent la certitude qu'il faille continuer dans ce chemin là. Peu à peu on se détache des objets, des événements et on éradique le désir. On se plonge dans un monde d'idées où chaque fait est raisonné et peut servir à l'avancement intellectuelle. Rien n'échappe à la raison, ce qui existe est saisissable. L'homme est au-dessus de tout et ne peut être atteint. J'envie ce sentiment de confiance et de puissance, mais il m'inquiète aussi. Au départ j'aurais défini tout ceci comme un jeûne, une sorte de privation volontaire d'une partie de soi dans le but de développer l'autre partie, mais ce comportement m'apparaît de plus en plus être à la limite de l'anthropophagie : une partie de l'être se nourrit de l'autre, puise sa force dans sa propre destruction jusqu'à sa disparition. Cet acte me dérange, il contient un paradoxe.

Peut-être crois-je trop dans la bonne nature de l'homme, mais j'ai l'intuition que c'est dans la plénitude de ce que nous sommes que nous pouvons aller plus loin, et non dans le retranchement.

Le 6 janvier 2009

Sans cesse, je reviens aux mêmes doutes sur mes motivations : la raison pour laquelle je remets en question cette possibilité de séparation du corps et de l'esprit, ne vient-elle pas du fait que j'en sois incapable ? Si cette question persiste, c'est peut-être que je n'arrive pas encore à trancher, je ne me positionne ni dans le refus ni dans l'acceptation. Comme un animal, je regarde les deux possibilités, si à un certain moment une des solutions me paraît plus séduisante, je l'éprouve, puis je change à nouveau, culpabilisée. J'ai conscience que cette attitude m'empêche d'aller plus loin. J'ai compris, il y a quelques jours, que je ne passais pas l'étape de la peur. Ou, plutôt, j'ai précisé une peur en moi. Mes désirs

m'effraient certes, mais moins parce qu'ils aveugleraient ma raison et m'emprisonneraient dans un monde matériel, que parce qu'ils me laissent deviner une partie inconnue de moi-même, insoupçonnée, in-maîtrisable, comme si le corps et les sensations qu'il engendrait, pouvaient dépasser l'entendement. Accepter de se laisser aller à des sentiments que l'on ne comprend pas, me paraissait d'une certaine manière plus difficile encore, ou du moins aussi courageux parfois, que de chercher à tout contrôler.

Le 8 janvier 2009

Si par intuition j'ai énoncé que l'homme gagne davantage à accepter la totalité de ce qu'il est, c'est que je constate que dans certains cas la raison a ses limites. Pour mon éducation, tu as toujours tenu à ce que je comprenne mes erreurs et mes sanctions. Chaque fois, tu m'expliquais pourquoi ce que j'avais fait était répréhensible ou bien tu me demandais de moi-même l'expliquer. Mais parfois, la discussion n'était pas possible. Comme tous les

enfants, lors d'affrontements, j'ai essayé de sonder l'autorité de mes parents, de chercher leurs failles pour les exploiter dès que cela me semblait opportun. Dans ce genre de contexte, on provoque, on agace, car on ne veut pas comprendre et se plier à la correction. Dans la majorité des cas, tout ce qu'on arrive à récolter de nos parents c'est une bonne gifle, qui généralement clôt le débat.

Au premier abord, la gifle apparaît comme la conséquence de l'impuissance des parents à contrôler la situation. Poussés à bout, ils se laissent aller à l'énervement. Le châtiment corporel devient l'ultime recours afin d'imposer l'autorité. La gifle est une manifestation instinctive : au plus haut point de la colère, ne pouvant plus se contenir, on cède à une pulsion. La gifle part pour faire entendre raison là où on a échoué avec les mots. La gifle est exactement ce que l'on reproche à l'enfant : le manque de discernement. Evidemment, cela ne lui échappe pas. Si à la première gifle, étonné, il s'est résigné, à la seconde, bien conscient de l'ambiguïté, il flirte de nouveau avec l'autorité.

Dans un passage du film *Printemps, été, automne, hiver... et printemps* de Kim Ki Duck¹, le personnage principal se punit d'une bêtise qu'il avait fait petit. L'enfant s'amusait alors à attraper des animaux (poissons, grenouilles, serpents) et leur faisait subir plusieurs expériences. Par exemple, il accrochait autour du corps d'un poisson, une ficelle au bout de laquelle pendait un caillou. A cause du poids, le poisson ne pouvant plus nager, il finissait par mourir sous les yeux rieurs de l'enfant. Dans sa vie adulte, le personnage comprend que, sans en avoir conscience, mais simplement par jeu, il a fait souffrir et mourir des animaux. Il décide alors de se punir afin d'expié sa faute et extirper sa peine. Pour cela, il s'inflige le même supplice. Il accroche un poids à son pied et entreprend de gravir une montagne. Il ne peut trouver le pardon dans son esprit, ses remords n'ont pas de mots. Le personnage prend conscience de son erreur en vivant physiquement sa peine, en éprouvant

1. *Printemps, été, automne, hivers... et printemps*, Kim Ki Duck, 1h43min, Corée, distribué par Pretty Pictures, 2004.

Au milieu d'un lac, dans un temple flottant, vivent un vieux moine bouddhiste et son élève. Chaque saison illustre une étape de la vie du garçon, marquée par les leçons qu'il tire de ses expériences.

sa douleur. Comme la gifle, cette punition vient agir là où la raison n'a pas d'effet. Elle ancre dans le corps même, une mémoire qui serait moins défaillante que notre mémoire mentale. Comme si, pour ne pas oublier, le corps était un lieu plus sûr que la raison.

Le 14 janvier

C'était au lycée en cours d'art-plastique. La prof nous avait distribué un photocopié sur lequel étaient reproduites plusieurs œuvres picturales. Elle nous demanda de nous concentrer en particulier sur une d'entre elles, pendant un moment afin d'en faire l'analyse.

C'était une toute petite reproduction de 6 cm de haut, pas davantage, les trois-quarts inférieurs du tableau étaient verts et la partie supérieure, était rouge. Les deux taches de couleur étaient floues, leurs contours mal délimités. Elles semblaient flotter au milieu de la toile et en même temps leur forme rectangulaire donnait une certaine stabilité à l'en-

semble. Ces taches étaient profondes, légèrement nuancées. Elles convergeaient toutes les deux pour former une même ligne, je ne pouvais dire si la ligne appartenait au rouge ou au vert, peut-être était-elle d'une autre couleur mais c'était un repère, définissant un haut et un bas . Mon regard s'y accrocha. Je me laissais glisser dans un monde ouaté, immatériel. Il n'y avait aucune limite, aucune contrainte dans ce tableau. Les couleurs n'étaient ni des aplats, ni des touches, les formes ne se rencontraient jamais, la toile était interminable. Le tableau donnait un espace que tout mon être pouvait investir, sans rien cogner. Je me sentais être, entre le vert et le rouge, imprégnée de la couleur. Je me trouvais quelque part dans cette étendue, devant l'horizon qui me faisait tenir debout. J'étais face à l'infini et seul la ligne me donnait conscience de mon corps. La toile était entrée dans mon esprit, mes yeux collés tout droit, faisaient le lien entre mon corps, en bas, et ma tête, en haut. Je m'éprouvais, moi, toute petite, dans l'incommensurable. En opposition à ce vide silencieux je me sentais vivante, mon corps respirait, faisait du bruit.

Le 20 janvier

Peu après, j'eus une expérience quelque peu similaire : Je me trouvais dans le désert avec Raphaël, papa, toi et un guide berbère. A dos de dromadaire, nous traversons le sable. Le vent balayait les dunes, et chargé de grains de sable, il fouettait notre visage. J'avais enveloppé ma tête d'un grand foulard, le vent s'engouffrait à l'intérieur et sifflait contre mes oreilles. Là, le vent avait toute sa liberté, aucun bâtiment pour contrer sa course, aucun passage pour s'y enfourner, aucun objet contre lequel claquer. Les dunes se laissaient passivement modeler. C'était un murmure sourd et régulier qui meublait l'aridité du paysage, la lissait. Dans le plat et la douceur du désert, je prenais conscience de ma verticalité et des angles de mon corps, j'étais un élément perturbateur. Je faisais obstacle, mon corps provoquaient énormément de bruit. A chaque pas, mon corps, mon souffle, mes vêtements brisaient un peu plus l'ordre naturel du désert. Je me sentais comme une intruse, qui sans aucune précaution, violait la

terre et y laissait ses traces. Et pourtant, j'étais bien, j'existais, perdue dans la contemplation du paysage.

Le 12 février

Je regarde le désert sans relâche. Comme dans la toile de Rothko², je suis fascinée. Les minutes passent et rien ne change dans ces paysages. L'incommensurable. Mon attention ne faiblit pas. Mon esprit s'accroche à ces sensations divines d'existence où pourtant je ne me suis jamais sentie aussi loin de mon corps. Je me sens être, mais avec détachement, comme si mon environnement par sa beauté, requerrait mon entier dévouement. J'ai conscience de mes bras, de mes doigts, des sensations qu'ils reçoivent, sans que cela doive susciter une réaction. Il me semble que l'accord, à ce moment précis, est parfait. Mon corps me transmet le paysage, mes yeux voient, ma peau sent, mes oreilles entendent, toutes ces données me permettent d'absorber le désert et de

2 . Mark Rothko, *earth and green*, 1955, peinture à l'huile, 231.5x 187, Museum Ludwig, Köln.

l'assimiler, chaque partie de mon corps concourt à créer cet état de contemplation avide. Je n'attends rien de plus que ce que je vois, cela me comble sans que j'en demande davantage. Le désert m'impose sa beauté immuable et je crois comprendre à présent le pouvoir de réconciliation que cela provoque en moi.

Je ne sais pas encore si c'est le fait du vide ou de la beauté (les deux me semblent en tout cas propre au désert et à Rothko) mais chacune de ces deux expériences m'a donné l'impression d'unifier mon être ; certes j'étais dans un état assez détaché de moi-même, mais étrangement ce recul n'était en aucun cas une séparation entre mon corps et mon esprit. Je m'observais : mon corps semblait rendre ma conscience sensible. Les données perçues donnaient à mon esprit une manière de voir et de penser, ce qui me permettait de construire une représentation mentale de ce qui m'entourait, mais, dans le même moment, ces données m'invitaient aussi à me situer à mon tour dans cet environnement mental. Comme si mes sens me pensaient.

Le 17 février

Je cherche dans l'objet (au sens large) le spectacle, l'envoûtement ; ce phénomène qui me permet de le fixer pendant des heures, de détailler chaque parcelle de sa forme, non pas pour le comprendre, mais pour entrer à l'intérieur, l'éprouver physiquement, entrer dans sa réalité matérielle, sentir sa dureté, ses angles, la douceur de sa surface, ses intersections, son poids... Je veux l'appréhender comme une nouvelle partie de mon corps, une prolongation de moi-même, une greffe qui abolit la limite existant entre mes membres et mon environnement. Je veux pouvoir me sentir plus grande, plus étendue, partout. Ce serait un état très paisible, dans lequel chaque rencontre avec un objet ne ferait pas mal, on ne se heurterait pas ; on se rencontrerait seulement. Ce serait comme s'il me suffisait de pointer le doigt sur l'objet approprié pour me dire, en le percevant à distance, ou en le touchant, j'existe. Parfois je me sens comme une théière, un livre, une table. Je me sens exister dans cette com-

paraison. Comme si c'était en m'absentant, en me fondant dans l'objet, que je me sentais être un tout.

Je voudrais citer un *Proème* de Francis Ponge :
« *Insouciance*, l'homme ignore à peu près tout de son corps, n'a jamais vu ses propres entrailles; il aperçoit rarement son sang. S'il le voit, il s'en inquiète. Il n'est autorisé par la nature à connaître que la périphérie de son corps. Qu'ai-je là dessous? se dit-il en regardant sa peau. Il ne peut que l'inférer en se rapportant aux livres et figures, à son imagination, à sa mémoire. Il ne suppose rien de lui-même que d'après ses observations sur ses semblables. Mais son propre corps, jamais il ne le connaît. Rien ne lui demeure plus étranger. Sa curiosité en ces matières est punie de graves souffrances.(...) Comment s'y prendrait un arbre qui voudrait exprimer la nature des arbres ? » ³

3 . Francis Ponge, *Le parti pris des choses* suivi de *Proèmes*, Paris, Gallimard, 1967, p.210-214.

La recherche de soi est une quête, et si je cherche à m'éprouver au travers des objets, c'est peut-être parce que l'extériorité de la matière est bien plus facile et plus immédiate à appréhender que l'intériorité du raisonnement.

Le 18 février

Le rapport à notre corps est conflictuel, le corps est à la fois matière vivante, organisme invisible que l'on ne connaît pas, qui semble avoir sa vie propre, et à la fois, notre incarnation, l'enveloppe matérielle de notre esprit ; c'est notre forme. C'est lui qui nous permet de nous sentir, « l'esprit humain ne se connaît pas lui-même (...) l'esprit ne se connaît lui-même qu'en tant qu'il perçoit les idées des affections du corps »⁴.

4 . Baruch de Spinoza, *L'Ethique*, Paris, Gallimard, 1954, p.145

Les idées qui naissent dans notre esprit sont une prise de conscience et une conceptualisation des sensations que notre corps perçoit. L'un ne va pas sans l'autre. J'ai souvent cherché à comprendre ce qu'il y avait « là-dessous ». Comme si en approchant un peu plus le mystère de notre fonctionnement, le chemin corps-esprit serait plus simple.

Il me semble que le yoga peut y aider.

Le yoga est une discipline qui a pour but l'union des différentes parties de l'être : le vital, le mental et le spirituel. Cette union permet d'avoir une conscience plus profonde de nous-même, et de vivre harmonieusement avec les autres. La pratique du yoga permet de ne pas s'enfermer dans un mode unique d'écoute de soi (physique, psychique ou spirituel), qui postulerait une séparation de l'être et la supériorité d'une de ses parties, mais de les comprendre, de les équilibrer et de les réunir. Au travers d'un enchaînement de postures physiques, on apprend à considérer chacune des parties de notre être, de la plus évidente jusqu'à l'insoupçonnée. On prend conscience de notre anatomie, des flux et énergies

qui la traversent, puis on apprend à les maîtriser. On apprend à sentir chaque muscle, chaque tendon, à les contracter puis les relâcher pour les séparer des influences mentales. Peu à peu, le corps se détend, notre attention envers lui s'équilibre. Le corps ne doit pas nous déranger, être trop présent par des signaux qui sont souvent liés à la vie matérielle et psychique, il doit être un terrain connu, harmonieux, propice à une activité intérieure. Il ne faut pas faire disparaître toutes sensations, actions, pensées liées au matériel et au psychique, car même si nous ne comprenons pas leurs sens et que cela paraît confus, elles participent à notre construction intérieure.

Le 19 février

C'était un soir, il faisait nuit. J'étais dans ma chambre et je peignais. Je préparais mon dossier pour les épreuves du bac d'arts-plastiques... Assise à ma table, je regardais ma feuille, ou plutôt je la fixais sans bouger, un pinceau à la main. Tu entras dans ma chambre et me fis remarquer que je ferais mieux de

travailler un peu plus. Vexée, j'eus envie de te dire que justement j'étais en train de travailler; finalement je me résignais en me disant, qu'effectivement je n'en n'avais pas l'air. Travailler voulait dire pour beaucoup être actif, dans un projet qui avance et pouvoir rendre des comptes. Moi, j'étais statique devant une feuille blanche depuis une bonne heure au moins. Je n'arrivais pas à me fixer de contraintes, je ne pouvais pas me dire que dans quatre heures ce serait terminé, que j'avais d'autres choses à faire. Je ne pouvais pas me dire non plus qu'il fallait commencer au crayon de bois au cas où je me tromperais, ni que je ferais mieux de poser le fond, le temps du séchage. Le vide m'était nécessaire, je le recherchais. Je me dépouillais lentement de tout ce qui m'encombrait, pour n'être plus que dans le vide. J'aime cette sensation un peu angoissante, où face à la feuille, on ne sait rien. On ne sait rien mais tout est possible. Dans la plupart des disciplines qui nous sont enseignées à l'école, nous ne sommes jamais confrontés à l'inconnu. Pour faire les exercices, il y a toujours une règle, une formule, un principe, une

méthode à appliquer. Des moyens rassurants qui cadrent notre pensée. Devant ma feuille, il n'y avait rien pour m'aider, rien pour me garantir un résultat. Je ne connaissais pas la suite. Le temps qui passait rompait peu à peu ma conscience, il n'y avait plus de rapport de force en moi, j'abandonnais le conflit. Ma main est le prolongement matériel de mon esprit. La peinture est hypnotique et informelle. C'est sans enjeux que je me lançais. Il n'y avait ni préméditation ni instinct. La peinture m'affranchit des cadres existants et des références, c'est un moment de liberté. Elle nécessite de se détacher du monde connu pour pouvoir y replonger, vierge. Il ne faut pas avoir peur. Le détachement n'est possible que si on a la foi. La foi de l'élan. Aucune attente, aucun désir. On ne peut en revenir qu'imprévisiblement changée.

Le 20 février

Je reviens d'un voyage en Inde. Ce pays m'est apparu contradictoire et déroutant. Les villes sont mouvementées, fiévreuses et oppressantes. Les rues

grouillent, chaotiques. Chaque chose est présente en surabondance : la population, les pancartes publicitaires, les véhicules, les animaux... Les échoppes, sur le bord de la route, débordent d'articles identiques, démultipliés, accumulés. Des centaines de tuyaux de vidanges sont suspendus les uns collés aux autres, recouvrant totalement un plafond digne d'une accumulation d'Arman. Les vis, réparties en sachets, forment de grosses guirlandes foisonnantes sur le devant de l'entrée. Sur le mur est certainement accroché tout le stock de clefs à molette. Trois Indiens assis au comptoir prennent le thé tout en regardant le vendeur s'affairer. A l'échoppe voisine, même décor, même scène. De prime abord, j'ai eu l'impression que l'Inde me bousculait avec toute son animation. Mais je me suis vite surprise à y découvrir une certaine lenteur. Dès que l'on s'adresse à un Indien, tout prend beaucoup de temps. J'ignore si les Indiens sont réellement plus lents que les autres, ou si cette impression n'est pas renforcée par le fait que, systématiquement, dès qu'un Indien est en

activité, deux autres le regardent faire. Je me souviens de la fois où, par exemple, je voulais réserver un taxi. Je me trouvais dans un hôtel assez éloigné de la ville et demandais donc à la personne de la réception s'il était possible d'appeler un taxi puisqu'il n'y avait pas de rickshaw aux alentours. Aussitôt, trois autres personnes apparurent et se placèrent derrière la réceptionniste. Pendant que cette dernière jonglait entre le téléphone et ses fiches de travail afin de répondre à ma demande, les trois autres la suivaient des yeux avec curiosité sans rien faire de plus. Statiques, elles étaient complètement absorbées par ce qu'elles observaient. Durant les vingt minutes qui passèrent (car en Inde rien ne se fait d'un coup), alors que trouver un taxi avait l'air assez compliqué pour la personne chargée de répondre à ma demande, les autres se contentèrent de la regarder. Elles me donnaient l'impression de travailler par procuration, comme si l'énergie dépensée par leur collègue les nourrissait suffisamment pour ne pas avoir à agir. J'observais d'autres scènes similaires tout au long de mon voyage.

A mon retour, en feuilletant un livre que j'avais déjà lu, je tombais sur une phrase qui m'arrêta. Cette phrase prenait aujourd'hui un sens qui m'avait échappé. Il s'agissait d'un verset tiré des Upanishads, texte philosophique hindou : « Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis, résident sur un même arbre ; l'un mange le fruit doux de l'arbre, l'autre le regarde et ne mange point. » ⁵ Je ne cherche pas à comparer l'action de travailler avec celle de manger mais il me semble que la façon qu'ont les Indiens de se projeter dans l'autre, comme dans un deuxième moi, est révélatrice d'une certaine manière de vivre que je n'avais pas comprise. Les deux oiseaux représentent deux parties opposées et inséparables en l'homme : la première correspond à l'envie de s'approprier par l'action ce qui nous entoure ; la

5 . Mundaka Upanishad, 3e Mundaka, 1er Khanda, Shruti 1 ; Rig Veda, I, 164, 20 ; Shwêtâshwatara Upanishad, 4e Adhyâya, Shruti 6 in Jean-Marie Gustave Le Clézio, *L'extase matérielle*, Paris, Gallimard, 1967.

seconde représente la capacité de contemplation de notre pensée. L'un désire, l'autre pas. Il me semble que si le deuxième oiseau ne mange pas c'est parce qu'il trouve le fruit beau, et qu'il ne veut pas briser le plaisir que lui offre son regard. La beauté du fruit suffit à le rassasier. Je ne pense pas qu'il s'agisse de fustiger le corps à cause de la tentation qu'il fait naître, mais plutôt de comprendre que toutes les sensations qui naissent du fruit, n'impliquent pas forcément une action, car il est possible de seulement s'en délecter. Regarder le fruit avec notre être entier, sans le briser. Je repense à la scène du taxi ; peut-être que les Indiens percevaient dans les gestes ou la situation de la réceptionniste quelque chose que je ne voyais pas ; peut-être que s'ils s'étaient investis dans la scène ils eussent perdu le détachement nécessaire à leur contemplation, ils seraient devenus acteurs et non plus spectateurs, or regarder leur apportaient tout autant. Comme si le moi regardant, regardait avec tellement de lucidité, qu'il vivait presque la même chose que le moi agissant.

Le 27 février

Certains objets abolissent la marge entre moi et mon extérieur, ils sont conçus pour être ma continuité. Ils font de moi un être adapté à une situation parce qu'augmenté de cet objet. Ils aménagent les distances sans cesse changeantes avec mon environnement. Je pense à un siège par exemple. Il est une sorte d'interface entre mon corps et le sol. A chacune de ses extrémités il s'adapte à l'un et à l'autre et les relie. Sur le dessous il est rigide et perpendiculaire, il assure la stabilité, sur le dessus, il est souple et m'accueille confortablement. Bien que statique, cet objet contracte en lui deux forces différentes. La poussée de mon corps sous les lois de la pesanteur et la résistance de ce sol dur et plat d'où s'élève le siège. Perché sur ses pieds, il est là pour me retenir de la chute, me pousser vers le haut. J'aime regarder sa structure, sa matière, imaginer ce point de rencontre entre les tensions qui le traversent. J'aime plus encore lorsque le siège

lui-même, dans sa forme, parle de cette rencontre, quand il mélange dur et mou, ossature et enveloppe. J'aime qu'il me montre la liaison, l'accroche entre les deux. Une couture, une agrafe, une jointure, de la colle... Un élément intermédiaire, qui oblige les deux opposés à se toucher, à s'unir. Un mélange naturel impossible, toujours contraint.

Il y a aussi des objets outils qui bien qu'inertes parviennent à transformer l'exercice de notre force en fonction. Un marteau, un couteau, un crayon... Ils sont vecteurs de nos mouvements qu'ils canalisent, amplifient et répercutent sur un élément extérieur afin d'y exercer une transformation. Un marteau concentre la poussée sur le clou, un couteau déchire et coupe le pain, un crayon frotte contre les interstices de la surface du papier. Ces objets nous aident à modeler la matière suivant notre volonté. Par leur intermédiaire ma volonté marque la matière, y laisse son empreinte.

Le 10 mars

Tous ces objets me sont adressés, Ils sont conçus pour moi. Ils servent à me dépasser ou répondre à des besoins existants. Parfois, ils vont encore plus loin que mon corps. Ils me proposent des actions au-delà de sa mesure, en étendant sans cesse les possibilités, en repoussent les limites. Mon territoire s'étend, je m'y imbrique. Je n'aime pas que mon environnement me fasse obstacle, il doit être comme un prolongement fluide de moi-même. Quand un objet brise cette sensation, il me renvoie l'image d'un corps en conflit avec la matière extérieure. C'est comme une rupture, je me sens alors inadaptée et prisonnière d'un environnement hostile qui n'est pas fait pour moi. Il s'agit souvent de peu, un livre qui tombe, les angles incisifs d'un meuble, des accoudoirs trop bas, un verre ébréché... Une infime sensation qui crée un décalage, un malaise. L'objet prend alors trop de place, ses défauts me heurtent et m'agacent. Dans ce moment d'irritation, une tentation émerge : je repense à cet artiste australien

connu notamment pour s'être fabriqué avec l'aide de chercheurs, un troisième bras : Stelarc ⁶. Selon lui le corps humain est obsolète et n'est plus adapté à son environnement qui évolue plus vite que lui. Il cherche donc à diminuer cet écart par l'amélioration de ses performances. Pour moi, Il ne rattrape pas son retard mais souligne davantage l'inadéquation existant entre le corps humain et son environnement. Si nous nous auto-suffisons, il n'y a plus besoin de solliciter l'extérieur, nous pouvons répondre tout seul à nos besoins. Notre territoire est alors réduit à celui de notre enveloppe corporelle. Ce fantasme me tente-il ? L'esprit y gagne-t-il en liberté ?

Le 11 mars

Le maître Yogi et Stelarc cherchent tous deux à se détacher de leur environnement afin d'atteindre la paix intérieure, de ne plus être sollicité par ce qui pollue, nous freine. Une divergence réside cepen-

⁶ . Stelarc, *third arm*, Australie, 2000.

dant dans le regard qu'ils portent l'un et l'autre sur notre corps. Pour Stelarc, le corps est une machine transformable qui rime avec performance. Par l'ajout de nouvelles aptitudes, permettant de palier nos défaillances, ces dernières seront oubliées. Nos faiblesses nous rappellent à quel point nous sommes limités par nos capacités humaines, et génèrent tensions ou frustrations. Notre corps, cet organisme si singulier qui nous accompagne toute notre vie serait-il un handicap au regard de l'échelle de nos pensées ? Dans cette logique, il faudrait alors le considérer seulement comme une carcasse. Il ne caractériserait pas notre individualité mais au contraire serait une machine intermédiaire qui ne devrait qu'être au service de ce qui nous serait vraiment propre : l'esprit. Cela induit une rupture en soi.

Le maître Yogi, quant à lui, est dans l'union. Il apprend à comprendre et maîtriser les différents aspects de son corps lui posant difficulté. Il sait ne plus sentir le chaud, le froid, la faim..., il est toujours dans un souci d'équilibre. Le corps

n'est pas dévalorisé, perçu comme encombrant ou malhabile. Au contraire, il participe pleinement à la méditation. Il n'y a pas de séparation. La frontière entre ces deux manières d'envisager le corps est floue, parfois je m'y perds. Et puis il arrive que je croise un objet merveilleux, il me réconcilie, et la question ne se pose plus.

Le 13 mars

Un des premiers objets qui m'ait captivée est « la cale-humaine » d'Olivier Peyricot ⁷. Je ne l'ai jamais utilisée, et n'en ai vu que des reproductions. Cela ressemble à un morceau de mousse qui, comme son nom l'indique, permet de se caler dans une position confortable sur le sol. Elle n'a pas la prétention d'être une assise, c'est à dire un objet à part entière destiné à nous recevoir. Elle est juste là pour nous sekunder, remplacer le bout de chair manquant,

7 . Olivier Peyricot, *Body Props*, polyuréthane expansé, 2001, Edra, Italie.

celui qui nous aurait permis de ne pas avoir mal au flanc dans la position choisie. Elle vient faire l'intermédiaire, combler le trou entre mon corps et le sol. C'est un semi-objet, qui n'existe pas de manière indépendante ; on ne peut le définir seul, il est comme la béquille d'un estropié, il remplace artificiellement et provisoirement ce qui nous fait défaut.

Le 18 mars

Il y a environ un mois mon directeur de mémoire m'a envoyé ce petit koan bouddhique : « Le maître tient la tête du disciple sous l'eau, longtemps, longtemps ; peu à peu les bulles se raréfient ; au dernier moment, le maître sort le disciple, le ranime :

Quand tu auras désiré la vérité comme tu as désiré l'air, alors tu sauras ce qu'elle est. »⁸

Sur le coup j'avais trouvé cette petite histoire jolie mais n'avais pas perçu de rapport avec mon mé-

8 . in Roland Barthes, *Fragment d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

moire. Je n'y avais lu je crois qu'une énième forme d'opposition de principe entre le désir physique et la recherche de vérité. Peu après, j'ai été malade. Je suis restée alitée quelques jours avec d'horribles sensations. Ce fut bref et impromptu mais suffisamment douloureux pour que je repense au bonheur d'être bien portante. Les souffrances étaient là, envahissantes, lancinantes, sans cesse à me rappeler leurs présences. Elles habitaient entièrement mon dos, mon ventre, ma tête. Recroquevillée je cherchais une position un peu plus agréable, j'essayais par habitude de me mettre sur le côté gauche, mais c'était encore pire. Je me surprénais alors à vouloir des choses qui m'auraient paru banales en temps normal. Je m'imaginais sans douleur, dormant dans ma position préférée ou simplement marchant pour aller aux toilettes. Je me voyais envier ces états inhérents à la vie courante. Je me figurais intérieurement chaque action, chaque mouvement, comme si je n'avais pas été vraiment consciente auparavant de leur nature et du plaisir qu'il y avait à les vivre, comme s'ils avaient été trop anodins pour que je pusse les apprécier.

Il ne paraît pas forcément étrange de se dire que l'on perçoit avec acuité ce qui nous manque lorsque cette chose fait défaut, et non pas quand elle est présente. On en prend conscience par le désir : on cherche à tout prix à recréer sa présence, à combler le vide qu'elle a laissé dans nos émotions et dans notre corps parfois. On se la figure, on la fantasme, on pense à chaque trait qui la définit. Elle prend alors une forme plus prégnante, une qualité de présence que jamais l'on aurait vue de ses propres yeux. Je suis sûre que le disciple a vu ce qu'était l'air pour la première fois, il a perçu sa consistance, son odeur, sa couleur, il a senti son chatouillement dans ses poumons. Chacune de ses caractéristiques est amplifiée, gonflée par l'image désirante que l'on s'en fait et prend alors une puissance inouïe. On le ressent. On la ressent tellement fort que son absence devient cruelle ; elle paraît tout à coup indispensable, mieux, nécessaire. Le disciple a su que l'air lui était vital quand il a souffert de sa disparition. Lorsque son maître lui parle de connaître la vérité, il veut dire qu'on ne

peut pas vraiment connaître la nature d'une chose quand on ne l'a pas éprouvée de tout son être. Il ne suffit pas d'avoir une idée de la vérité pour savoir ce qu'elle est réellement, il faut aussi l'éprouver. La connaissance passe par toutes les informations que nous donnent à la fois notre corps et notre esprit.

Le 22 mars

Il ne faut pas confondre le désir de connaître avec le désir de posséder. C'est là toute l'ambiguïté liée aux objets. Ils font plus que nous toucher lorsque nous les touchons, et lorsque nous en aimons un, ou lorsque nous aimons une personne, s'en séparer devient intolérable, on a l'impression d'une perte. Comme si leur absence nous arrachait aussi une partie de nous-même, et qu'avec leur disparition disparaissaient toutes les sensations, les émotions, les souvenirs, les réflexions qui y sont rattachés. L'objet tridimensionnel nous emprisonne dans sa matière. Il est difficile de ne pas en dépendre, de s'essayer à sa saveur sans vouloir le garder en otage.

On croit que si on ne le possède plus, alors il cesse d'exister; alors que finalement c'est un peu l'inverse. On confond sans doute l'amour et l'attachement.

Le petit koan bouddhique nous apprend que pour réellement s'élancer vers une connaissance et atteindre une forme de vérité il faut, plutôt que de se contenter de représentations mentales de ce que l'on recherche, pouvoir éprouver physiquement la nécessité de cet élan. Laissant entendre que des expériences purement physiologiques peuvent laisser un sillage durable dans notre esprit.

Le 26 mars

Il y a des moments où s'ouvrir à une abondance de sensations nécessite de se détacher un temps du rationnel, du construit, du saisissable. Ce laisser-aller, ce lâcher prise, permet de sortir de soi, de se laisser porter par l'inconnu, de s'autoriser à transgresser les règles qui font de nous un homme capable de vivre en société. La peur de l'inconnu

cache aussi souvent la honte de découvrir une part de nous amoral, qui nous renverrait alors au statut d'animal plutôt qu'à celui d'humain. Dès lors que ce que nous vivons ou faisons ne correspond pas à ce qui peut être compris par tout un chacun, cela devient parfois dégradant aux yeux des autres. Et cela d'autant plus que se prêter à cet abandon du connu, est source d'un plaisir intense. Un acte qui sort de l'ordre établi et qui s'avère synonyme de plaisir ne peut que représenter une transgression.

De l'extase

Parfois de la contemplation jaillit une pensée. Une sorte de prise de conscience évidente. Elle s'immisce en moi et vient me chercher, elle m'arrache du regard que je pose pour me montrer une autre façon de voir. Le déclencheur est souvent si minime que cela pourrait paraître cocasse ou disproportionné. Des fois, il s'agit d'une simple transposition de ce que j'ai pu voir ailleurs et qui, envisagée soudain dans un nouveau contexte, prend une

dimension nouvelle, comme si l'idée pressentie avait soudain l'ampleur qu'elle méritait et était libre enfin d'être perçue dans sa nécessité. Son évidence frappe avec fulgurance. D'un coup, il naît de cette idée une brèche, une ouverture nouvelle à fouiller, et avec cette découverte le corps entier s'agite. L'aperçu de ce nouvel horizon déclenche une excitation incroyable, il ne s'agit que d'une pensée mais tout le corps tremble. Un bourdonnement démarre de la tête puis descend dans les oreilles, les doigts, chaque extrémité. Le cœur s'accélère sous la panique, comme si la pensée pouvait partir, comme si l'esprit pouvait faire marche arrière et oublier cet instant. Mais on ne peut pas en être dessaisi, c'est alors un moment de plénitude où chaque chose trouve sa juste place, comme s'il en avait toujours été ainsi.

De l'orgasme

L'extase est une jouissance intellectuelle qui se traduit par un émoi des sens. A l'inverse, l'orgasme est d'abord corporel. Le flux remonte et entame

une longue ascension, il contracte violemment un à un tous les organes présents sur son passage, la brûlure plie le bassin en deux, la respiration se bloque, les mains se crispent. Puis la chaleur se diffuse calmement, elle endort les membres et laisse place au bien-être. Mon esprit est alors transporté dans une sphère nouvelle où il semble culminer ; le corps, si présent il y a quelques minutes, s'est comme ouvert à lui et s'efface complètement. Ce moment fugace ressemble à une union évidente entre moi et ce qui m'entoure, comme si il n'y avait plus de frontière entre mon intérieur et l'extérieur, mais seulement un dialogue commun jouissif.

L'orgasme est aussi puissant et libérateur que l'extase. Il est un autre mode des réjouissances du dialogue avec le monde. Il n'y a pas de conscience, il n'y a pas de maîtrise, juste une écoute et un répondant d'un corps à l'autre. Un langage différent, sans syntaxe. Un langage qui s'infléchit et s'enrichit au fur et à mesure, d'un geste à l'autre, où chaque sensation en appelle une nouvelle, plus simple,

plus évidente, plus en amont. Suivre la logique du corps, croire en la rigueur de la matière, de la peau, des nerfs, des muscles, c'est comme remonter en amont de nous-même, en amont du langage.

Le 1er avril

Il y a des objets dans lesquels je me débarrasse, à l'intérieur desquels je jette le trop plein de mon âme. Je ne peux expliquer ce qu'ils ont de plus que les autres, mais ils détiennent le pouvoir singulier de contenir tout ce qui déborde. Ce sont des sentiments parfois positifs, parfois négatifs ; des fois ce sont seulement des pensées insipides mais encombrantes. Peut-être cela vient-il de leur histoire, de l'expérience qui en est tirées et qui les imprègnent des émotions passées, ou bien sont-ils simplement des boîtes, des " porte-mentals ", qui de par leur forme et leur couleur inspirent l'envie d'y enfermer notre confiance. Il y a quelques années, tu m'avais offert un porte-monnaie, que j'avais vu dans un magazine, en forme de poisson. Un petit objet cher

mais très bien fait. Le travail du cuir suggérait les écailles. Le mécanisme d'ouverture faisait office de gueule et s'ouvrait en grand pour accueillir les pièces. Il se parait d'une longue chaînette afin de le porter comme un sac à main. Trop gros pour un porte-monnaie, trop petit pour un sac, cet objet avait l'air ridicule et superficiel, je ne m'en servais jamais. Et pourtant ce poisson était un de mes objets préférés. En règle générale, j'accorde peu d'importance à mon environnement ; à choisir, je préfère qu'il s'efface plutôt qu'il ne me distraie. Mais ce poisson était différent. D'ailleurs, du fait de son côté superflu, tu as toujours trouvé surprenant que je m'y attache. Mais c'est peut-être que, précisément, il ne servait à rien d'autre qu'à se faire regarder. Cet objet ne racontait pas grand chose pour moi, bien que tu me l'aies offert, il ne faisait pas partie de ceux qui témoignent au mieux de notre relation. Il était là, vide de sens, mais fidèle au regard que je lui portais. De temps en temps je l'observais, contente de le posséder. Il me renvoyait à une image rassurante de moi-même, comme si une partie de mon cerveau

se dédoublait et prenait place dans le ventre du poisson, attendant d'y être activé pour me restituer sa vision des faits, ses souvenirs, ses pensées.

Un jour, alors que je déménageais, une valise m'a été volée. Elle contenait tout un tas d'objets de valeur : appareil photos, bijoux de famille... Et le poisson. Ce fut l'objet dont la perte me fit le plus de peine, et j'ai même beaucoup pleuré. Son apparence animale lui octroyait une expression que je me remémorais avec chagrin, cherchant dans l'affection à y trouver un peu de l'âme que je lui avais légué, en vain. Tout avait disparu. Les trois années suivantes j'ai régulièrement consacré du temps à la recherche d'un objet similaire. Il était clair que pour récupérer tout ce que j'y avais investi, je devais récupérer cet objet. Le poisson en disparaissant avait englouti mes pensées.

Il y a quatre mois à peine, j'ai enfin mis la main sur ce que je voulais : pratiquement le même objet. Différaient la couleur et le traitement du cuir. Il était

un peu moins beau que dans mes souvenirs mais peu importe, il pouvait a priori remplacer tout ce que j'avais perdu. Ce fut un soulagement, je reprenais enfin possession de tout un morceau de vécu. Ce poisson est un marqueur temporel, il renferme une partie révolue de mon existence qui ne devait pas être effacée. Il reste la plupart du temps fermé, mais comme un vieux livre quand je l'ouvre, il me relate ma propre histoire, mes vieilles idées, une ancienne manière de vivre. Il est là, au cas où..., et conserve mes secrets. Cet objet est une sorte de tiroir sans fond, dans lequel on vide les autres tiroirs pour libérer de la place afin de les remplir à nouveau.

RE LEC TU RE

La phrase que tu avais prononcée a provoqué tu le vois, questionnements, songes et méditations chez l'enfant que j'étais, et encore aujourd'hui chez la jeune femme que je suis. Parfois j'ai pu consciemment poser des mots sur mes interrogations, d'autres fois c'est au travers d'expériences que des bribes de réponses se sont dessinées. Par fidélité envers l'intuition de l'enfant, toutes ces notes ont été prises comme elles venaient, sans désir d'une trop grande rigueur, sans établir de plan préalable, sans même la recherche d'une continuité. Il s'agissait précisément de s'ouvrir, d'exprimer et de découvrir dans le même temps un cheminement, de circonscrire un champ entre perception et conception. J'avais besoin de l'élan de te répondre pour trouver celui de me sonder. Aujourd'hui c'est l'élan de ce mémoire qui me pousse à vouloir prendre du recul, à trouver une autre distance, à rechercher ce que je ne perçois pas encore au sein de mes propres émotions ou intuitions, et à les prendre pour objet de ma réflexion. Ces expériences et ces découvertes qui les accompagnent, ces observations et ces raisonnements sont

les témoins d'un moment particulier; un moment dédié. Il se peut que plus tard je n'arrive plus à lire entre ces lignes, à comprendre ce qui a semblé vouloir se révéler à moi ces derniers mois, ou que j'éprouve plus simplement le besoin de m'y ressourcer. Je souhaite donc, par une relecture plus rigoureuse, tenter d'observer en marge de chacune de ces réflexions éparées si il n'y aurait pas des formulations à préciser et des notions à dégager. Il s'agit aussi de partager et de prolonger ces intuitions avec d'autres personnes. Il me semble qu'accepter d'avoir une connaissance plus rigoureuse de ce lien entre sensible et intelligible fait aussi partie des prérogatives du métier auquel je me destine. Ces méditations pourraient donc m'aider à forger des hypothèses de travail par lesquelles je pourrais établir ma pratique de designer.

*

En relisant les notes qui vont du 9 décembre au 8 janvier, je comprends que la jeune fille, alors

en pleine exploration de son corps, commence à expérimenter des sensations, à se prêter au jeu du ressenti, à les provoquer et les écouter : elle sonde leur provenance et leurs effets. Cette phrase en arrivant, sème le trouble, « *Ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est qu'il n'obéit pas qu'à ses pulsions mais fait usage de sa raison* » . Alors même qu'elle se prêtait aux plaisirs de la découverte de son corps, cette phrase sous-entend qu'on ne peut qu'être esclave de ses émotions. N'ayant pas encore apprécié toutes les nuances de ses sensations, l'enfant ne peut s'empêcher de n'en retenir que des associations de mots qui se dressent les uns contre les autres. Elle ne peut accepter que ces mots lui refusent, en quelque sorte, de croire en l'ascendance et en la jouissance de son corps. Et précisément, l'enfant, qui se sent dans l'âge de la puissance sans cesse grandissante dans son corps, va, dans un premier temps, moins s'intéresser à faire des distinctions entre pulsions, impressions, émotions et raison, qu'au rapport entre maîtrise et obéissance.

Dans un esprit de contradiction aussi puéril que sincère, elle veut refouler l'idée d'obéissance et revendiquer de vouloir à la fois maîtriser sa raison et ses émotions. Elle se pose comme première question : « Comment maîtriser mes désirs ? Comment maîtriser mon corps ? » C'est la maîtrise qui l'intéresse, et c'est celle-ci qu'elle interroge. L'enfant comprend ainsi que se maîtriser, à l'image de ce que font certains intellectuels, suppose de laisser tomber une partie de ses désirs et de l'expérience de ses sensations. Dès lors, comment affirmer que se couper d'une partie de soi et ne suivre que l'entendement relève d'une forme de maîtrise ? N'est-ce pas plutôt une forme de compromis, voire un assujettissement à la raison ? Une autre façon d'obéir. La mère lui proposait de s'élever par la raison en refusant d'obéir aux pulsions de son corps, l'enfant lui prouve par contre-pied que l'on peut aussi être dans un simple rapport d'obéissance à la raison.

Elle se demande ensuite, tout en conservant le vœu d'émancipation, s'il ne lui serait pas possible

de rechercher dans la maîtrise des sensations une forme d'élévation qui ne suppose pas d'obéir à la raison. Il lui semblait que désirs, pulsions, émotions lui ouvraient non seulement un appétit du monde mais un pouvoir sur celui-ci. Mais elle comprend vite que les sensations ne peuvent se maîtriser, qu'elles renferment au contraire une part d'inconnu qui ne permet pas d'envisager de tout maîtriser, comme elle le fantasmaît au départ. S'en remettre aux sensations, c'est accepter, elle devait le reconnaître, qu'elles soient en partie incontrôlables. Est-ce à dire qu'il s'agissait avant tout de n'obéir ni à ses pulsions, ni à sa raison, ou qu'il fallait au contraire envisager, pour s'ouvrir à l'une comme aux autres, de ne pas avoir peur d'être leur esclave ?

Il semble que l'obéissance soit bien une conséquence de notre impuissance. Impuissance des parents qui cèdent à une pulsion car ils n'arrivent pas à raisonner l'enfant ; impuissance de l'enfant qui doit se soumettre à la force physique des parents, faute d'avoir une assez grande maîtrise de sa raison

pour répondre de ses actes. Dans le même temps, l'enfant observe que la gifle s'adresse à l'esprit en passant par le corps. Si les impuissances de l'esprit sont prêtes à s'en remettre au pouvoir du corps, jusque dans les actes des parents, cela sous-entend que ces derniers acceptent implicitement l'ascendance du corps et qu'il existe bel et bien un pont entre corps et esprit. L'enfant, rassérénée, peut donc maintenant s'autoriser à faire remonter en elle les expériences qui pourraient témoigner de ce lien.

*

En relisant les notes qui vont du 14 janvier au 20 février, je remarque que l'enfant peut effectivement décrire le Rothko par l'exercice de son regard : elle voit une toile avec deux pans de couleurs qui se fondent peu à peu dans un fond sombre. Et tout ceci n'est que matière, elle le sait : il y a forcément des limites physiques, des frontières d'un pigment à l'autre sur la toile, les teintes sont nécessairement séparées. Pourtant, face à l'image, il y a quelque chose

qu'elle n'arrive pas à saisir. Cette frontière entre les teintes n'est pas nettement perceptible. L'oeil doute au delà de ce que sait le cerveau. Une relation inconnue s'établit dès lors entre son corps et le tableau, entre ce que son esprit connaît et ce que ces sens perçoivent. J'observe aussi qu'en l'absence de cet accord l'enfant redouble d'attention : sa perception est accrue car elle ne trouve pas sur quoi s'arrêter. Un décalage infime l'empêche de juxtaposer sa pensée et son regard sur ce qu'elle voit. Et cette marge d'inconnaissance a quelque chose d'exaltant.

Dans le désert l'enfant sent que ce qu'elle perçoit dépasse son échelle et ses habitudes. Elle sent qu'il ne faut pas chercher à exercer une emprise et comprend qu'entre le désir de maîtrise et les limites de l'obéissance il existe une posture d'ouverture où la raison accepte de se faire humble et laisse sa place à la perception. L'enfant pourrait indéfiniment décrire ses sensations mais son attention ne peut s'épuiser à circonscrire une frontière, alors elle laisse flotter ce qu'elle ne pourra pas délimiter. Ce qui fait l'intensité

de cette expérience c'est qu'elle est interminable, on ne peut pas la penser. La penser se résumerait à sentir que l'on sent. L'absence de délimitation semble obliger l'enfant à sentir qu'elle ressent.

Pourquoi ces sensations provoquent-elles autant de plaisir ? Pourquoi l'enfant s'y abandonne-t-elle avec autant de délectation ? Derrière chaque ressenti de l'enfant, il y a son cerveau. C'est lui qui fait le lien, qui lui dit que toutes les sensations viennent de son corps. Le cerveau permet de réunir les sens, et en fait la synthèse automatiquement, de manière presque pulsionnelle. En temps normal, le cerveau aurait fini par poser des mots, un concept, une explication sur ce que l'enfant aurait vu, puis celle-ci serait passée à autre chose. Dans le cas du désert et de Rothko, le cerveau ne conclut pas, il s'avoue impuissant, il ne perce pas le mystère, et intime de s'en remettre à ses sens. L'enfant se sent heureuse car tout son être est réuni autour d'une même volonté : contempler. Cela n'est dû, ni au vide, ni à la beauté ;

l'enfant utilise ces mots parce qu'elle est dépassée par ce qui se passe en elle, elle pense que cela relève forcément d'un pouvoir de l'objet, quasi mystique. A présent, je découvre que l'état de contemplation n'est pas une forme de passivité face à un élément extérieur. C'est un état actif peuplé de va-et-vient incessants qui procurent une sensation de plénitude. Un état où l'attention ne sait plus si elle va de la perception vers l'entendement ou de l'entendement vers la perception. Les sens semblent remonter vers le cerveau pendant que celui-ci descend vers les sens. Notre corps envoie des informations et notre entendement les rassemble sans parvenir à les figer, et semble repartir du coup puiser d'autres sensations au bout de nos doigts ou de nos pupilles. Il y a comme une sorte d'équilibre entre ouverture des sens et réponse du cerveau à cette ouverture, au point qu'on ne sait plus finalement qui de l'entendement ou de la perception renouvelle l'autre.

*

En relisant les notes du 17 février, je relève que l'attrait de la contemplation, et l'idéal de fusion qui l'accompagne, s'exerce avec une grande force sur l'enfant, au point que celle-ci cherche à reproduire cet état de fusion avec ce qui l'entoure de façon un peu forcée. Elle fantasme la rencontre avec les objets comme un idéal de vie qui lui permettrait de ne jamais sortir du ressenti. Mais ce qu'elle décrit n'est plus vraiment une expérience de l'indélimitable. L'enfant ne s'en remet qu'à ses sens, à l'expérience tactile, la rencontre matérielle avec l'objet, elle s'enferme dans ce vécu, sans jamais faire le lien avec son cerveau. Elle se focalise sur l'objet sans plus témoigner du trouble qu'il y aurait à vouloir définir ce qu'elle vit de l'intérieur. Elle énonce au contraire avec aisance la limite de ces objets, leurs enveloppes, leurs frontières. Elle semble en fait vouloir imposer des convictions à ses sens, ou ne plus rechercher que les objets qui confirmeraient ses convictions plutôt qu'ils ne renouvelleraient son trouble.

A l'inverse, le *Proème* de Francis Ponge souligne à quel point le phénomène entre délimitation et indélimitation est présent dans notre corps. Grâce à nos cinq sens, l'enveloppe du corps nous sert à percevoir. Mais sous la peau, bien que l'on puisse ressentir et même décrire une douleur par exemple, on ne peut l'éprouver avec aucun de nos cinq sens, nous n'y avons pas accès. Les cinq sens s'exercent sur la peau et au-delà, mais en-deçà de celle-ci on ne sent pas. Du moins nous n'avons plus la même liberté d'investigation. D'ailleurs avec lequel de nos prétendus cinq sens ressentons-nous une douleur au sein de notre corps ? Ou un orgasme, une asphyxie, une extase, ou une sensation de faim ou de soif ? Il doit bien y avoir dans notre corps pour le moins un sixième sens qui coordonne tous les stimuli de notre organisme et nous fasse ressentir leur dérèglement ou leur unisson. Une sorte de sens des corrélations intérieures. C'est d'ailleurs cela, cet espèce de sens hypothétique mais central en nous, que l'enfant va d'instinct tenter de sonder.

✱

En relisant les notes du 18 février, j'observe que Le Yoga permet précisément de tenter d'y voir plus clair à l'intérieur de l'opacité du corps, et de ce qui le régule. Il nous invite à voir notre corps comme un assemblage de différentes parties, à porter un regard extérieur sur ses composantes. Lors d'une séance de yoga, c'est le maître qui parle, il décrit la position à adopter, en détaillant chaque parcelle concernée du corps. Quand il parle, nous n'avons pas à réfléchir. On exécute l'action. Nous infléchissons notre corps à une volonté externe. L'énoncé nous permet de nous concentrer sur nos sensations sans passer par le cerveau. Le maître nous demande alors de ressentir chacune des parties de notre corps, comme si celles-ci étaient des extrémités autonomes et qu'il fallait les rassembler une à une, comme s'il s'agissait précisément d'apprendre à porter attention à la corrélation de nos sensations plus qu'aux sensations elles-mêmes. Nous imaginons le tracé de chaque élément l'un vers l'autre. Nous relierons. Il ne

s'agit pas de se laisser submerger par l'intensité du trajet mais de le sentir calmement et de s'ouvrir à l'équilibre qu'il induit. Le yoga permet le va-et-vient entre corps et esprit : par l'action (de l'esprit vers le corps) et l'écoute de soi (du corps vers l'esprit). Il nous apprend à tenir une attitude spirituelle, c'est à dire à porter notre attention entre ce que l'on fait de nos sens et ce que l'on fait de notre intellect. Il nous invite à remarquer que la corrélation de tous nos stimuli intérieurs et extérieurs est une aptitude sur laquelle nous exerçons assez peu notre attention.

N'y aurait-il pas certains objets qui nous habitueraient à avoir un rapport avec eux s'approchant de celui que nous avons avec notre propre corps. Il présenterait un aspect délimité, une forme, une fonction, un usage mais lorsqu'on le verrait ou qu'on s'en servirait, il donnerait une sensation plus forte d'indélimitation ; une autre représentation qui dépasserait ses caractéristiques propres, une dimension alors sans limite dans laquelle il nous inviterait à prêter attention à la corrélation de nos sensations.

✱

En relisant les notes du 19 février, je constate que l'enfant, face à la feuille blanche, dit rechercher le vide. Qu'entend-elle par là ? Sans doute veut-elle plus simplement désigner ce qu'elle ne connaît pas encore. Mais pourquoi cultiver ce rapport intentionnel à l'inconnu ? Telle qu'elle se décrit, il semble que certains mots sortis de son entendement, comme celui de vide, orientent son rapport à l'inconnu et la prive d'une certaine souplesse avec sa perception. Dans un premier temps, elle se complaît peut-être dans l'idée que tout est encore possible, sans jamais avancer ; elle stagne dans le rêve ou le fantasme. Mais ensuite elle s'interroge sur le passage à l'acte. Par quoi va-t-elle commencer ? Que va-t-elle faire ? Doit-elle se détacher de tout ce qu'elle connaît ou au contraire s'appuyer sur son savoir ? Elle comprend qu'il y a deux méthodes, deux voies d'accès. La première consiste à laisser un coup d'avance à la perception : accepter de se laisser guider par l'émotion, et ne solliciter qu'en-

suite son savoir pour juger de son dépassement. La seconde consiste à dépenser tout ce que l'on sait, à se vider du connu pour ensuite, épuisé, se perdre dans l'inconnu. Ce n'est pas un mélange du corps et de l'esprit comme l'a exprimé naïvement l'enfant, mais un va-et-vient de l'un à l'autre où se dégage, à tâtons, une approche. On comprend que ce n'est pas dans la fuite systématique du connu que l'on parvient à l'indéfinissable, pas plus que dans l'obéissance. C'est un équilibre entre l'inflexion par ce que l'on sait et l'acceptation de ce que l'on ignore.

*

En relisant les notes du 20 février, je prolonge la manière dont l'enfant s'y prend dans sa comparaison des deux oiseaux. Elle les différencie en disant que l'un désire (celui qui mange) et l'autre pas (celui qui regarde). Mais si le désir n'était pas là où on le croit ? On pourrait tout aussi bien supposer que les deux oiseaux éprouvent du désir. Les oiseaux représenteraient alors deux postures

opposées face au désir: Le premier y consentirait, l'action de manger résulterait alors en partie dans le fait de céder à sa pulsion. Le second n'en ferait rien. Il y en a un qui ne désire plus et l'autre qui demeure dans le désir. Les deux oiseaux représentent deux mouvements complémentaires de l'être. Le mouvement de l'esprit vers le corps, par lequel le désir engendre une action avant de disparaître. Le mouvement du corps vers l'esprit, par lequel la contemplation naît du désir sans le tarir jamais. Le corps est traité comme une fin dans le premier mouvement et comme un moyen dans le second.

*

En relisant les notes qui vont du 27 février au 11 mars, je m'étonne de voir que l'enfant puisse à ce point prendre peur et vouloir se rassurer, comme si tout ce qu'elle avait pu éprouver lors de ses expériences singulières impliquait un rapport au monde trop difficile à assumer, parce que trop exigeant. Est-ce précisément parce qu'elle chercherait à se po-

sitionner, qu'elle se demanderait comment elle allait bien pouvoir s'exprimer dans son métier plus tard, que ces peurs se manifestaient ? En tout cas le spectacle qu'elle décrit apparaît en totale opposition avec ses observations précédentes : elle se régale non pas d'indélimitation et de va-et-vient mais au contraire de la limite apparente, de l'articulation circonscrite : une couture, une agrafe, une jointure, de la colle. En voulant parler des objets qui l'entourent, l'enfant tombe toujours dans ce vieux réflexe démiurgique, le désir de tout contrôler. Elle voit dans l'objet un côté tout puissant qui la rassure. Elle se laisse donc encore aller à son idéal de fusion par lequel elle cherche presque à forcer son rapport d'imbrication à l'extérieur. Dès qu'il n'y a plus d'homogénéité, son idéal se rompt ; elle ressent ce décalage et en souffre excessivement. Comme si c'était son être entier qui devait être dans un rapport d'indélimitation d'avec le monde. Elle éprouve des difficultés à faire la différence entre ce qui relève de ses sens et ce qui relève du monde, comme si elle voulait l'aspirer dans son corps et lui refuser par là toute altérité. Elle

s'est donc forgée en elle un idéal de perception qui parasite parfois l'attention qu'elle porte au monde. Il ne faut pas se perdre à fantasmer une relation particulière avec ce qui n'est pas soi. Mais il semble que le regard d'ensemble que l'on porte sur notre corps, celui qui oriente ce que nous attendons de nos sens, nous permette ou non d'accéder au sentiment de plénitude. Ce que nous escomptons de la relation entre notre corps et notre milieu, peut nous faire ressentir de manière plus ou moins accentuée le décalage d'échelle entre les possibilités de notre organisme et les sollicitations du monde des objets et des techniques. Et il n'est pas toujours facile de ne pas s'égarer dans ce hiatus qui est si récent pour l'homme et semble s'accroître inexorablement.

*

En relisant les notes du 13 mars, j'observe que l'objet envisagé, même s'il a une fonction, n'est pas entièrement défini dans son mode d'application. Ses limites physiques bougent avec le corps. Le corps et l'objet

vont sans cesse s'adapter l'un par rapport à l'autre. Suivant la disposition que l'on veut obtenir, on va redéfinir l'objet jusqu'à trouver un état d'équilibre qui dans la perception qu'il procure nous satisfasse. L'équilibre, comme dans le yoga, se trouve entre ce qu'on veut de notre position et ce qu'on en ressent. C'est par les sensations que l'on recherche que se dessine l'objet. L'objet là aussi transforme ce qui n'était qu'une marge évidée entre notre corps et le monde, en une mise en forme de leur corrélation.

*

En relisant les notes du 18 mars, je vois que l'enfant, malade se surprend à désirer des faits auxquels elle ne prêtait pas attention auparavant, elle comprend que c'est au travers de ce désir qu'elle arrive à mieux définir et donc concevoir des choses qu'elle ne voyait pas auparavant. Comme si le déséquilibre qui perturbe la corrélation de nos sens en temps de maladie rendait plus désirable et surtout plus consciente la jouissance de leur corrélation

habituellement équilibrée, et imprimait en nous le désir de ne plus en être inconscient. Il semble donc bien que le désir de conscience puisse naître d'une frustration dans la jouissance de nos sens. La douleur de la maladie n'est donc pas punitive mais intervient comme la possibilité de s'ouvrir par soi-même à un savoir jusque là insoupçonné. Il en est de même pour le disciple qui suffoque sous l'action coercitive de son maître, la tête retenue sous l'eau. A l'inverse une gifle vient sanctionner, elle provoque une douleur physique censée ancrer dans le corps une affliction morale : l'enfant pleure mais il ne peut, par ses larmes, que se résigner à sa bêtise. Le maître, lui, ne vient pas réprimander le disciple mais lui permettre d'accéder à de nouvelles considérations. La souffrance peut donc être le prétexte d'une connaissance ou l'ancrage d'une conviction.

*

En relisant les notes du 22 mars, je me dis que le désir de connaissance est insatiable dans le renouvel-

lement, mais qu'il peut au contraire se tarir dès qu'il est confondu avec la possession. Le désir entretient l'imagination, le savoir, l'attention, le désir lui même. Il permet que les choses apparaissent comme n'étant jamais acquises et que l'on ait toujours envie d'en savoir un peu plus sur elles. Dès qu'elles sont possédées, en partie parce qu'il n'y a plus de manque, le désir se fait moins grand, s'estompe, et laisse place à la matière, rassurante. Dès lors les sensations corporelles peuvent, tout comme les convictions, être une façon de se rassurer. Mais fuir la possession ne veut pas dire que l'on doive également fuir ses sens. Ce que le petit koan bouddhique nous répète finalement c'est que la nécessité tient dans l'équilibre entre ce que nous sentons et ce que nous connaissons.

*

En relisant les notes du 26 mars, je remarque que l'enfant, à certains moments, ne peut s'empêcher de se soucier de ce que l'on pense d'elle, elle se compare et s'oppose à l'image d'elle-même renvoyée

par son entourage. Elle se justifie. Mais elle n'a pas compris que si elle veut s'aventurer sur le terrain de ses expériences et s'ouvrir à l'approfondissement de sa singularité, il lui faudra parfois faire le choix de se placer hors d'un contexte social ou culturel existant. Sinon, elle risque de perdre du temps à se poser des questions de moralité sur ce qu'elle fait, et de se priver de certaines formes de connaissances.

L'extase et l'orgasme sont deux modes de jouissance qui se développent à partir d'une ouverture à quelque chose. Le premier part de l'esprit et est déclenché par la prise en compte d'un élément extérieur nouveau. Cette donnée nouvelle provoque un bouleversement intérieur. Elle permet à l'esprit de voir autrement, de se réorganiser en fonction, elle ouvre des possibles qui vont réorienter parfois l'usage même de nos sens. Le second part du corps et se déclenche le long de sensations nouvelles qui dépassent ce que l'on connaissait ou présumait jusqu'à présent. Il s'agit d'une cascade de sensations corporelles non maîtrisables sur lesquelles

le cerveau n'a pas d'emprise. Et tandis que l'extase ouvre de nouvelles manières de concevoir le monde qui peuvent refluer sur nos perceptions, l'orgasme lui ouvre des manières singulières de consentir au monde qui peuvent refluer sur nos convictions. Ce sont deux expériences de reconfiguration, de réajustement entre ce que l'on conçoit et ce à quoi l'on consent. Ces deux états, extase et orgasme, représentent chacun une manière de se situer face au monde : l'action et l'acceptation, être ce qui veut comprendre ou comprendre ce qui veut être.

*

En relisant enfin le 1er avril, je perçois que si le poisson crée un flou, du fait de son absence de fonction apparente, il n'est pas pour autant propice à reproduire les sensations du désert ou du Rothko. Il s'agit plutôt d'un objet qui, par le fini de son apparence et l'indécision de sa fonction, agit comme un leurre, et se prête aux projections. Dès lors il semble qu'il y ait deux façons de percevoir

cet objet. Soit il est celui qui invite l'enfant à verser dans le fétichisme, cette forme de perversion de l'attention où celle-ci devient seulement attente (et nous fait attendre souvent des objets ce qui pourtant ne peut être attendu que des hommes ou de nous-même). Soit il est au contraire un objet qui par sa permanence puis sa disparition, permet à l'enfant d'apprivoiser consciemment son propre fétichisme et de le tenir en quelque sorte à distance.

*

En prenant le temps d'une relecture approfondie je comprends donc davantage le sens de ce qui a été écrit. Si au départ l'enfant ne faisait que s'opposer à la phrase de sa mère, peu à peu il s'est laissé guider par ses intuitions. Chaque expérience lui permet de comprendre pourquoi on pourrait penser que le corps et l'esprit sont séparés et pourquoi on ne peut les séparer ; parfois il voit juste, parfois il se trompe. La conclusion se répète, ne voir que l'esprit ou ne voir que le corps c'est occulter le lien de l'un vis-à-

vis de l'autre ; c'est ne voir qu'une extrémité d'un vaste mouvement de va-et-vient et de corrélations. C'est ne pas voir que corps et esprit sont extrémités l'un de l'autre, les deux extrémités d'un même fil. Si je me suis attardée sur des expériences qui m'ont marqué comme le désert ou Rothko, c'est qu'elles ont provoqué un dialogue flagrant entre ces deux extrémités, où chacune apparaît comme le prolongement de l'autre. Elles ont été le point de départ de la compréhension de la nature de ce fil. On peut ne voir que les deux bouts du fil en les opposant. On peut voir le fil lui-même qui est celui de notre vie.

**EL
AR
GIS
SE
MENT**

Je me suis proposée, aux travers de mes expériences et de leurs relectures, de fouiller ce lien entre corps et esprit qui m'intriguait tant, d'en comprendre la nature et les effets qu'il produisait en moi. Mais il s'agissait aussi de faire le tri entre ce qui relevait de l'idéal et ce qui relevait de l'empirisme au sein de ces expériences, tout en s'affranchissant peu à peu du contexte familial à l'origine de ces questionnements. Il me semble, à présent, être arrivée à détacher un phénomène de mon vécu. Au début de l'écriture, je faisais corps avec mon récit, j'ai livré intuitivement et le plus honnêtement possible mes sentiments, pensées, méditations ; j'étais alors réfractaire à toute sorte de travail d'écriture académique ordonnée et établie, je pensais pouvoir trouver suffisamment de densité dans une réflexion personnelle pour ne pas avoir à lire ce que d'autres avaient pensé avant moi sur le sujet. J'étais dans la fuite systématique d'une manière de fonctionner que je voulais démentir, je ne voulais donc évidemment pas adopter cette manière de faire. C'est par l'intuition et l'écoute des sentiments que je souhaitais avancer. Il me semble

également que, encore fascinée par l'intensité de mes expériences, encore dans l'enchantement de la sensation vécue, j'avais des *a priori* quant à me plonger dans des lectures plus spécialisées. Il est d'ailleurs certain que j'y aurais cherché avant tout l'écho de mes sensations plutôt que de m'ouvrir à la pensée de l'auteur. Mais ces mêmes sensations, ou des sensations similaires, si je les avais vu écrites par d'autres, m'auraient probablement intimidée et empêchée de décrire les miennes. A quoi bon tenter de poser par écrit ce que d'autres auraient mieux décrit que moi, aurais-je sans doute pensé. Ou peut-être me serais-je contentée et ennuyée à réfléchir à partir d'expériences vécues par d'autres. C'est aussi pour ces raisons que mon directeur de mémoire ne m'avait pas incité à lire plus tôt et qu'il insiste maintenant pour que je le fasse. Il est vrai que forte du travail de méditations et de relecture, mon attention a changé. Je me sens plus à même de me plonger dans les écrits d'hommes qui auraient pensé sur le même sujet, sans plus seulement vouloir y dénicher ce qui me plaît mais pour écouter comment d'autres,

avec leur métier, leurs outils, se sont attachés à observer ce terrain. Et d'abord pour me rendre compte que dans la société des hommes il y a des gens dont le métier ou la vocation consistent précisément à observer, ici ou là, les relations qui se tissent entre les deux extrémités du fil, et ce de plein de manières différentes. J'ai donc pioché parmi la liste de livres proposés par mon directeur de mémoire en choisissant de m'intéresser, sans *a priori*, à des domaines qui abordent cette question en partant d'une extrémité ou de l'autre du fil : par les mécanisme corps (la neurobiologie, la médecine) et par les mécanisme de l'esprit (la philosophie, la psychologie, le bouddhisme). Il m'a semblé également que chacun des livres choisis, expliquait suivant sa discipline, les rouages d'une construction intérieure. Le rôle des neurones dans le sentiment de se sentir « soi », les exercices et techniques de méditations pour s'équilibrer, les possibles dissociations psychiques de la personne... Je prends pour point de départ de la restitution de ces lectures le fait qu'avant que la séparation entre le corps et l'esprit nous paraisse si platon-

quement claire, il semble que pour le petit enfant leur séparation n'est pas une donnée première. Nous avons donc tous commencé par confondre les deux extrémités du fil, et leur séparation est pour nous tous une forme de construction, qui peut-être est bien plus différente qu'on ne l'imagine d'un individu à l'autre, et demeure encore un peu malléable chaque jour de notre vie.

*

Lorsque nous sommes bébés, nous ne sommes pas à même de faire de séparations entre ce qui relève de nous et ce qui relève du monde extérieur. Dans chacune des directions, de nous vers l'extérieur, et de l'extérieur vers nous, nous sommes poreux, il n'y a pas de frontière. Par exemple, pour le bébé, sa mère ou son biberon sont comme convoqués et créés par sa volonté. En grandissant, l'enfant découvre au travers de lui-même, à la croisée des gestes et de l'attention, la différence entre ce qu'il ressent (ses stimuli) et ce qui lui permet de

ressentir (ses sens), progressivement la frontière se détermine. Deux images se chevauchent et se répondent sans cesse pour former sa construction intérieure. Qu'est-ce qui vient de moi, qu'est ce qui vient du monde ? Il s'agit de considérer ces deux questions, non comme nécessitant une réponse précise, mais comme un va-et-vient, entre l'une et l'autre. C'est dans ce mouvement que peut se former une réponse qui participe de notre construction à tous, consciente et inconsciente.

*

Selon D.W. Winnicott, psychanalyste britannique, nous passons notre vie entière à établir un va-et-vient entre les deux, et cela, grâce à un espace aux démarcations changeantes, qu'il nomme "aire transitionnelle". Cet espace prendrait corps en premier lieu, au travers d'un objet que le petit enfant choisit. Cet objet est la première possession de l'enfant qui est extérieure à lui. C'est le premier objet "non-moi". L'enfant dans le même mouve-

ment lui porte attention, il s'en occupe, le touche, le caresse, le déchire, c'est ainsi que petit à petit, il le distingue. Il se confronte à ce que Winnicott appelle " l'essence de son illusion " . Il tâtonne entre " le rapport subjectif et l'objectivement perçu " .

*

Dès sa naissance, la mère répond au besoin du bébé, elle lui apporte son attention. Il se crée un rapport affectif qui naît entre autre du plaisir que le bébé ressent à voir ses sens sollicités et ses besoins satisfaits. Le rapport à la mère est fusionnel. L'objet transitionnel permet à l'enfant de porter de l'affection sur un autre objet. Désengagé des seuls liens maternels, il peut comprendre qu'il s'agit d'une autre chose, une chose extérieure à lui et au monde-mère, qu'il y a de l'affection mais que ce n'est pas elle qui définit la qualité de la relation. L'objet transitionnel permet donc à l'enfant de passer du stade d'union avec la mère-monde à un stade séparé : une relation entre la mère et lui.

✱

Si, à partir de cette lecture de Winnicott, je retourne à l'expérience de Rothko, je m'aperçois qu'elle correspond grandement à ce mécanisme qu'il décrit et par lequel advient ce sentiment de conscience de soi. Lorsque j'étais pour la première fois face au Rothko, l'impression ressentie, et le questionnement intérieure induit, n'étaient-ils pas de cet ordre : Qu'est ce qui provoque cet état en moi ? Est-ce la couleur du tableau ? Est-ce moi qui y suis sensible ? Est-ce autre chose ? Autrement dit, la sensibilité venait-elle de la singularité physique de cette toile qui procurait un effet inouï sur mes sens, ou bien était-ce moi qui projetais une forme de sensibilité intérieure sur l'objet ? J'étais perdue entre ce que mes yeux voyaient et ce que mon esprit ressentait. Dans quel sens cela venait-il ? Était-ce une projection de l'intérieur vers l'extérieur, ou une intrusion de l'extérieur vers l'intérieur ? L'expérience de la toile, par cette confusion à la fois perceptive et psychique qu'elle introduisait, laissait entendre qu'il

fallait prendre conscience de soi avec plus d'acuité ; mieux sentir les trajets de nos corrélations intérieures avec lesquelles nous partageons le sensible, afin de décider de la relation que nous pourrions nouer avec elle. Comme si la toile me replongeait dans des sensations comparables à celles du bébé face à la mère-monde, et seulement parce que mon oeil ne parvenait pas à faire la transition, précisément, entre deux a-plats de couleurs qui semblaient eux-mêmes flotter dans un espace non défini. Comme si la toile rameutait cette confusion intense et jouissive par laquelle s'est inaugurée en nous la sensation d'être vivant. Mais c'est pourtant bien un corps doté d'une conscience adulte qui fait cette expérience.

*

Il me semble que Winnicott, lorsqu'il aborde la notion d'objet transitionnel, est sur un terrain psychique, or je me rends compte que dans l'expérience du Rothko, il se passait un phénomène quasi physiologique, en amont dans le corps, entre la

toile reproduite sur un bout de papier, ou plus tard accrochée au mur, et l'organisme debout face à elle. La psychanalyste Françoise Dolto, nous apporte une nuance, elle explique qu'il existe un écart entre le schéma du corps et l'image inconsciente du corps. Entre notre corps biologique, son fonctionnement, et l'image que nous nous en faisons, notre représentation mentale. Par exemple elle appelle phobie ou psychose l'état qui naît de la dissociation entre les deux, lorsque nous ne sommes plus en mesure de les croiser. C'est d'ailleurs au travers, de ce qu'elle nomme « l'expérience du miroir », que l'enfant peut à un certain stade de son évolution, confronter les deux, et apprendre à mieux les distinguer pour mieux les entrelacer par la suite. Ainsi il peut se construire entre chacune de ces deux compréhensions de lui même. Or Dolto nous explique l'importance à ce moment précis de la parole de la mère. La mère intervient comme une personne extérieure qui nomme ce qui se passe. Mais il s'agit non pas de jouer avec l'enfant et de lui dire simplement : « Tu vois, ça c'est toi ! » ce qui ne manquerait pas de

maintenir une confusion ; il s'agit plutôt de lui expliquer que ce qu'il voit : « C'est *l'image de toi* dans la glace, tout comme celle que tu vois à côté est l'image de moi dans la glace » ¹. La mère désagrège ainsi cette confusion tentante pour le psychisme de l'enfant et lui permet de comprendre que son identité se joue entre ses sens et ses projections et non dans le seul reflet de son corps. Dans le cas contraire l'enfant pourrait croire que ce qu'il voit, la réalité physique dont il perçoit l'enveloppe, serait entièrement lui, serait sa vérité. Il deviendrait alors très douloureux pour lui, plus tard, d'abandonner cette vision fantasmée de lui-même, de se restreindre, de se dissocier de son image inconsciente du corps. L'étape réussie du miroir, à travers la parole de la mère, nous forme à cet équilibre. Le vis-à-vis avec la toile de Rothko invite en quelque sorte à réitérer l'expérience du miroir non plus avec le reflet de notre image, mais avec celui de nos sens : l'activité de nos sens à la

1 . Françoise Dolto, Nasio Juan-David, *L'enfant du Miroir*, Paris, Payot-Rivages, 2002, p.68.

surface de la toile semble ne pas se juxtaposer tout à fait avec l'image de la toile qu'ils reflètent en nous ; et il faut sans doute que nous trouvions la faculté de mettre en mots cette expérience pour qu'elle puisse s'achever sans laisser le trouble perdurer. Et peut-être que certaines phrases elles-mêmes, telles que celle que tu as prononcée, agissent dans le cerveau de l'enfant comme autant d'expériences du miroir, mentales ou cognitives. Le pouvoir de définition des mots, si extérieur à nous, et l'image qu'ils nous renvoient de nos intuitions semblent parfois ne pas se juxtaposer, et il peut être long et difficile pour l'enfant de franchir seule le trouble de cette expérience.

*

Le corps, en tant que portion d'espace occupé, a pour frontière biologique, la peau. Elle sépare le dedans du dehors. La peau sent par le toucher, elle rencontre des surfaces qui lui permettent de délimiter à la fois les doigts et les objets. Les autres sens traversent cette limite, ils vont au delà. L'échelle

à laquelle la peau perçoit la réalité n'est pas celle de l'ouïe, de l'odorat, de la vue ou du goût, qui sont elles-mêmes chacune distincte. Si bien que le corps, lorsqu'il se frotte avec ses sens à de nouvelles expériences, convoque à la fois son dedans et son dehors, et les sens eux-mêmes peuvent rapporter des informations contradictoires. Chacune de ces expériences est donc susceptible d'ajouter une distinction entre ce que nous savons de notre corps et ce que nous en percevons. Comme nous le suggérait le *Proème* de Francis Ponge, la portion d'espace occupée par notre corps et l'aire de sensibilité de nos sens, ne se superposent pas. De même que l'image psychique que nous en avons. L'image de notre corps prend alors une autre forme, une forme qui évolue, qui s'adapte, qui se redéfinit sans cesse dans la confrontation à l'extérieur. La façon dont chaque situation sollicite nos sens, nous invite à réajuster la façon dont nous même nous sollicitons nos sens. C'est parce que nous déplaçons nos démarcations que nous redéfinissons nos frontières.

✱

Certains objets, tel que le Rothko, questionnent ces démarcations. Ce sont des objets qui bien qu'extérieurs à nous font événement dans nos corrélations intérieures et sollicitent ce qui se passe entre notre corps et notre esprit. Ces objets dégagent un espace autre qui nous permet de convoquer toutes ces variations à la fois. Ils peuvent parfois mettre mal à l'aise car ils font sentir des décalages dans notre être, ils nécessitent un repositionnement permanent, une réévaluation continue de notre place dans le monde, de nous- même, et de ce que l'on en sait. Ils nous font sentir que nous réajustons nos démarcations internes (cette porosité entre le corps perçu et le corps conçu) face aux mouvements des démarcations externes (cette porosité entre qui traverse mon corps et ce qui est mon corps traversé).

✱

Winnicott a restreint son étude à la question de l'espace intermédiaire en l'observant au travers de l'objet transitionnel, mais il a pris le temps d'aller plus loin dans cette investigation, afin de tenter une explication des différentes étapes de la transition que permet d'établir en nous cet objet. Au départ, avant toute démarcation, lorsque nous orientons notre attention sur un objet, nous le regardons au travers de notre imaginaire, nous y projetons nos rêves, nos fantasmes. L'objet existe alors dans notre intériorité psychique et notre ressenti, nous y sommes attaché pour les sentiments dont il est le support. Il est, tout à la fois et distinctement, objet et symbole. C'est le premier mode d'investissement de l'objet, celui que nous avons avec notre mère dans notre petite enfance. L'objet transitionnel nous permet précisément de passer à un autre mode, d'établir progressivement que cet objet est extérieur à nous, nous allons donc l'observer : c'est à dire regarder de l'extérieur un objet extérieur à nous. L'observer comme un objet existant dans le monde réel, visible de la même façon par tous les êtres humains. Une fois que nous

connaissions sa fonction, ce pourquoi il est fait, sa forme, son emplacement, une fois que nous avons achevé de le repérer et de l'intégrer, l'objet peut nous devenir indifférent, extérieur à nous, et ne plus être l'enjeu d'aucun réajustement. Nous sommes donc d'abord dans une projection avant de passer à une observation ; nous basculons de l'intériorité psychique vers une extériorité sensorielle. L'observation est donc une faculté que nous découvrons et construisons sous la forme d'une perception inversée par rapport au premier élan de notre être. Mais c'est elle qui nous permet cette prouesse de décrire ce que nous voyons sans plus le confondre avec les intuitions sans mots ni frontières que nous ressentions.

*

Depuis cette expérience de l'enfance, nous avons mémorisé en nous le passage de l'attachement affectif à l'objet vers un rapport d'observation, plus séparé du soi. Et durant notre vie entière, nous sommes amenés à réitérer ce mouvement, à mesurer et

équilibrer une attitude trop affective vers une attitude plus distanciée, ou inversement. Chaque situation de notre vie, nous amène à donner l'avantage à une attitude sur l'autre : soit accentuer l'extériorité de l'objet et le voir sous son angle fonctionnel et définitif, c'est-à-dire séparer systématiquement l'objet de notre personne et le ranger dans une case définie (sa fonction, sa forme, son emplacement), soit au contraire ne voir dans l'objet qu'un prétexte à la projection affective, c'est-à-dire le fondre avec notre personne, le lier indistinctement avec nous-mêmes.

Matthieu Ricard, moine bouddhiste d'origine française, nous explique dans un de ses livres, *L'art de la méditation*, à quel point il est important de se séparer de notre ego et d'en comprendre la nature. D'après lui l'ego est une entité fictive que nous définissons comme le siège de notre identité fondamentale. Ainsi nous le plaçons au centre de toutes nos expériences. C'est l'attachement à l'ego qui nous amène à trop se séparer ou trop se fondre avec l'extérieur. Il nous donne tout d'abord l'exemple d'un homme

stressé qui risque de manquer son avion. Il est dans les embouteillages, la voiture n'avance pas, son avion va bientôt décoller, jamais il n'arrivera à temps. Cet homme est décrit comme submergé par les informations extérieures, et ne parvenant pas à se libérer de leur contingence, d'où son anxiété. Il demeure dans la tension car il ne se dissocie pas mentalement des émotions qu'il s'afflige. Il ne se dissocie pas d'elles car il s'y identifie. Matthieu Ricard propose alors une technique de méditation qui vise à cesser de s'identifier à nos émotions, à comprendre que ce que nous ressentons ne caractérise pas nécessairement notre identité, notre ego. Il s'agit de démanteler cet attachement, et de nous séparer progressivement de ce qui dans notre environnement prend directement effet en nous. Il s'agit aussi de comprendre que les faits sont indépendants de l'anxiété. Pour cela il nous propose une série de questions pour essayer d'être pleinement conscient de cette anxiété : D'où vient-elle ? D'où tire-t-elle le pouvoir de nous dominer à ce point ? Pouvons-nous la localiser, dans notre ventre, notre coeur, notre tête ? Les

émotions s'épuisent lorsqu'on cesse de les alimenter, aussi, lorsque nous exerçons notre esprit à prendre conscience de l'anxiété, celle-ci diminue car la pleine conscience n'est pas affectée par les émotions qu'elle observe ; nous pouvons donc apprendre à contrebalancer nos émotions par l'usage de l'entendement. Par l'entendement nous démantelons peu à peu le sentiment : il n'a pas de caractéristiques propres, il est éphémère, ne prend pas racine, rien en lui n'explique son effet si disproportionné. L'anxiété vient-elle des événements en eux-mêmes ? Ou bien est-ce moi qui la nourrit ? Il s'agit peu à peu de se séparer de ce qui semblait indissociable. Reprenons l'exemple de mon porte-monnaie poisson. J'avais entièrement sur-investi l'objet, je projetais en lui des idées, des souvenirs, des sensations. Je l'avais choisi comme un réceptacle, il y avait sans doute une part de mon identité qui s'y jouait, une partie de mon ego. Cependant j'étais capable de dire que, rien de l'objet, ne pouvait expliquer ce rapport affectif. En effet, en analysant de plus près mon comportement, il m'a semblé évident qu'il y avait un décalage entre

l'objet lui même et ce que j'y plaçais, j'étais seule impliquée dans ce phénomène. Par l'usage de ma raison, j'ai pu observer ce qui rendait possible mes impressions, et ce que ces impressions ne rendaient pas possible. Depuis le poisson n'a plus le même statut. Tout comme l'homme stressé par les faits extérieurs, j'avais un rapport affectif et investi à l'objet et surtout aux sentiments qui en résultaient, c'est moi seule qui le faisait naître, qui m'y reconnaissait.

A l'inverse, Matthieu Ricard explique que, tout autant que nous ne voulons pas faire la distinction entre notre ego et nos sentiments, nous ne voulons séparer notre ego de notre entendement. Nous nous attachons à nos sentiments, en les affiliant à ce que nous pensons être notre identité comme nous nous attachons à nos idées. Ainsi, si nous nous relions sans cesse avec des objets ou des faits extérieurs, nous nous en séparons aussi. En considérant notre identité, comme permanente, singulière, autonome, nous sommes amenés à concevoir la réalité de la même façon alors qu'elle

est changeante, multiple, interdépendante. Nous fragmentons le monde, nous le figeons dans une représentation établie par rapport à ce que nous pensons savoir de nous-mêmes, le monde apparaît comme le hors-moi. Ainsi nous reconnaissons dans le monde ce que nous voulons y voir. Sur le modèle de notre connaissance nous passons notre temps à définir, ranger dans des cases, séparer. C'est par l'exercice de la « conscience pure », « la présence éveillée » , que Matthieu Ricard nous propose, par des techniques de méditation, de déconstruire ces mécanismes. Comme pour le premier exemple, il est primordial de sans cesse s'interroger sur les distinctions que nous faisons : « Tout est relation, rien n'existe en soi et par soi. Lorsque cette notion essentielle est comprise et intériorisée, la perception erronée que l'on avait de notre moi et du monde laisse place à une juste compréhension de la nature des choses et des êtres : *la connaissance*. » ²

2 . Matthieu Ricard, *L'art de la méditation*, Paris, NIL, 2008, p.106.

✱

Il me semble donc, et c'est bien là le sujet que j'ai souhaité aborder, qu'il y a des objets qui pourraient nous empêcher de trop nous confondre à l'objet ou de trop le catégoriser, des objets qui nous renvoient notre projection abusive et qui nous font douter de leur extériorité. Ce sont des objets d'entre-deux. Je me demande si un même objet pourrait contrebalancer ces attitudes dans un sens comme dans l'autre.

✱

Face aux objets naissent des émotions, notre corps parle : une sensation agréable, de la chaleur, un contact doux sur la peau, les muscles se détendent, le visage s'apaise, un frisson qui parcourt le corps, des larmes montent aux yeux... Ce sont des manifestations qui précèdent l'intervention de notre psychisme. Nous en prenons conscience et définissons un sentiment interne : la surprise, la joie, la tristesse. Souvent on s'arrête là, l'intensité du

sentiment nous suffit. On se sert de l'objet pour confirmer notre attachement à un imaginaire. Il est un prétexte soit à une sensualité systématique, soit à un descriptif fonctionnel détaché de la situation. Chacune des deux attitudes est paresseuse. Nous ne voulons pas en sortir car elles caressent notre imaginaire ou nos convictions, les flattent et nous aimons nous les remémorer pour nous confirmer dans l'image que nous avons de nous-mêmes. Il n'est plus question de l'objet en lui-même, de ce qu'il est réellement, mais d'une attitude globale dans laquelle on s'enferme, une tournure d'esprit prédominante à laquelle nous nous accrochons.

✱

Par exemple, dans *L'Esprit de l'Athéisme*, le philosophe André Comte-Sponville s'attache à nous décrire une expérience qu'il a vécue alors qu'il se promenait avec des amis en forêt. Il nous en parle comme d'une « expérience mystique ». Par delà le plaisir qu'il prend à mettre en mots

les sensations qui ont été les siennes, il nous donne l'occasion d'observer comment telle ou telle attitude va prendre le pas sur l'autre.

« Il faisait nuit. Nous marchions. Les rires peu à peu s'étaient tus; les paroles se faisaient rares, il restait l'amitié, la confiance, la présence partagée, la douceur de cette nuit et de tout... Je ne pensais à rien je regardais, J'écoutais. Le noir du sous-bois autour. L'étonnante luminosité du ciel. Le silence bruissant de la forêt : quelques craquements de branches, quelques cris d'animaux, le bruit plus sourd de nos pas... Cela n'en rendait le silence que plus audible. Et soudain... Quoi ? Rien : Tout ! Pas de discours. Pas de sens. Pas d'interrogations. Juste une surprise. Juste une évidence. Juste un bonheur qui semblait infini. Juste une paix qui semblait éternelle. Le ciel étoilé au-dessus de moi, immense, insondable, et rien d'autre en moi que ce ciel, dont je faisais partie, rien d'autre en moi que ce silence, que cette lumière, comme une vibration heureuse, comme une joie sans sujet, sans objet (sans autre

objet que tout, sans autre sujet qu'elle-même), rien d'autre en moi, dans la nuit noire, que la présence éblouissante de tout ! Paix. Immense Paix. Simplicité. Sérénité. Allégresse. Ces deux derniers mots semblent contradictoires, mais ce n'est pas de mots c'était une expérience, c'était un silence, c'était une harmonie. Cela faisait comme un point d'orgue mais éternel, sur un accord parfaitement juste, qui serait le monde. J'étais bien, étonnamment bien ! Tellement bien que je n'éprouvais plus le besoin de me le dire, ni même le désir que cela continue. Plus de mot, plus de manque, plus d'attente : pur présent de la présence. C'est à peine si je peux dire que je me promenais : il n'y avait plus de promenade, que la forêt, que les étoiles, que notre groupe d'amis... Plus d'ego, plus de séparation, plus de représentation : rien que la présence silencieuse de tout. Plus de jugements de valeur rien que le réel. Plus de temps : rien que le présent. Plus de néant : rien que l'être. Plus d'insatisfaction, plus de haine, plus de peur, plus de colère, plus d'angoisse : rien que la joie et la paix. Plus de comédie plus d'illusion, plus de mensonges : rien que la vérité qui me contient,

que je ne contiens pas. Cela dura peut-être quelques secondes. J'étais à la fois bouleversé et réconcilié, bouleversé et plus calme que jamais. Détachement. Liberté. Que le réel mais sans autre. Pas de foi. Pas d'espérance. Pas de promesse. Il n'y avait que tout, et la beauté de tout, et la présence de tout. Cela suffisait. Cela faisait beaucoup plus que suffire ! (...) Perfection. Plénitude. Béatitude. Quelle joie ! Quel bonheur ! Quelle intensité ! Je me dis "c'est ce que Spinoza appelle l'éternité..." Cela on s'en doute, la fit cesser, ou plutôt m'en chassa. Les mots revenaient, et la pensée et l'ego, et la séparation... C'était sans importance : l'univers était toujours là, et moi avec, et moi dedans. Comment pourrait-on tomber hors du Tout ? Comment l'éternité pourrait-elle finir ? Comment les mots pourraient-ils étouffer le silence ? J'avais vécu un moment parfait - juste assez pour savoir ce qu'est la perfection. Un moment bienheureux - juste assez pour savoir ce qu'est la béatitude. Un moment de vérité - juste assez pour savoir, mais d'expérience qu'elle est éternelle. »³

3 . André Comte-Sponville, *L'esprit de l'athéisme : Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris, Albin Michel, 2006, p.165-167

*

Que de belles choses, que de belles phrases, Quelle intensité ! Quel sentiment merveilleux ! Mais que nous disent ces mots ? Que décrivent-ils ? Une expérience certainement, mais quels changements provoque-t-elle ? De quoi parle-t-on exactement ? Qu'est-ce que chaque mot cherche à qualifier ? André Comte-Sponville croit constater, non sans ingénuité, mais il projette plutôt des mots sur ses sensations comme si ces mots attendaient en lui cette expérience depuis toujours. A aucun moment il ne tente de décrire ce qui rend possible ce sentiment en lui, il se contente de reconnaître l'adéquation entre l'expérience et les mots. En relisant les premiers récits de mes expériences, je peux remarquer que moi aussi j'ai eu ce rapport aux mots. Lorsque j'emploie « vide », « beauté », « tout », « infini » , j'emploie avant tout des concepts tout faits sur lesquels je me suis reposée, des mots qui, à la fois flous et englobants, me faisaient croire qu'ils contenaient une grande idée.

Ils m'épargnaient de préciser ce qui se passait, et semblaient apporter une note poétique à ce que j'avais vécu. Ces mots ne laissaient place à aucun réajustement, et c'est peut-être ceci que l'enfant avait pressenti lorsque sa mère lui avait glissé cette phrase qui l'a tant marquée. Mais en tant que designer, je ne peux me satisfaire d'une telle complaisance, pas plus avec les mots qu'avec les objets. Bien souvent nous ne cherchons pas à faire la différence entre ce qui relève de l'objet et ce qui relève de nos projections au sein de la relation que nous entretenons avec ce dernier. Nous restons volontairement dans un rapport affectif. Cela peut-être dans l'affect des sens mais aussi dans l'affect des idées. Or on peut vouloir s'en remettre à l'affect, sans avoir peur pour autant d'en préciser les tenants et les aboutissants. Le rapport que nous avons aux mots, nous renseigne sur le rapport que nous avons à notre affect. Dans ce récit c'est clairement un rapport d'illusion, d'artifice, les mots ne cherchent pas à remonter dans l'attention afin d'observer ce qui rend possible les sentiments, mais se contentent de les accueillir dans des cases

déjà prêtes dans nos têtes. Plane une confusion volontaire, une forme de régression par rapport à la relation qui est la finalité de toute confrontation. Il en a va parfois de même avec certains objets ou certaines situations que propose le designer.

*

Les sentiments sont souvent plus rigoureux que nous ne le croyons et ont un rôle jusque dans notre entendement. Ils n'existent pas uniquement pour nous faire ressentir. Placer un mot sur une émotion ne suffit pas nécessairement à en avoir conscience. La conscience émerge lorsque nous sommes capables, comme l'explique Antonio R. Damasio, neurologue, d'exprimer le changement que l'objet a provoqué dans notre organisme :
« La conscience commence lorsque les cerveaux acquièrent le simple pouvoir de raconter une histoire sans parole, l'histoire selon laquelle il y a une vie qui continue à marquer les heures dans un orga-

nisme, et que les états de l'organisme vivant, dans les confins du corps, sont continuellement modifiés par les rencontres qu'il peut faire dans son environnement (avec des objets ou des événements, par les pensées, ou encore par les ajustements internes du processus biologique). La conscience émerge lorsque cette histoire primordiale - l'histoire d'un objet changeant causalement l'état du corps - peut se raconter en utilisant le vocabulaire non verbal et universel des signaux corporels. Le Soi apparent émerge comme le sentiment de ce qui se passe. Lorsque l'histoire est racontée la première fois, spontanément, et pour toujours après cela lorsque l'histoire se répète, elle émerge automatiquement comme la réponse à une question qui n'a jamais été posée, la connaissance de ce par quoi passe l'organisme, la façon dont les objets ou les êtres sollicitent notre organisme en superposant corps et esprit. Dès cet instant, nous commençons à connaître. » ⁴

4 . Antonio R. Damasio, *Le sentiment même d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 2002, p.48

*

Quels sont les mécanismes qui permettent de faire émerger cette histoire ? Comment arrive-t-on à dépasser cet investissement ? Il convient d'aller plus loin que les deux tendances que nous avons. Comme nous l'avons vu avec Winnicott, dans l'enfance, nous sommes amenés à « détruire » l'objet qui existe en tant que chose rattachée à nos projections mentales, qui existe en tant que partie de notre intérieur psychique. Dès cette rupture mémorisée, nous sommes aptes à la réitérer dans d'autres situations, à nous séparer soit de notre projection intérieure soit de notre obéissance à ce qui nous sollicite de l'extérieur. Cette séparation de l'objet permet de le replacer dans le monde, en faisant la part de ce qui vient de nous et de ce qui vient de lui, nous sommes alors dans une véritable relation avec lui. L'objet n'est que le moyen d'être dépassé. Je voudrais précisément travailler sur ce qui dans un objet amène à cet entre-deux dans la relation. Ainsi, lorsque je regarde à nouveau le Rothko, je me rends compte que l'intérêt

n'est pas dans la contemplation même de la peinture, mais dans le fait de dépasser l'objet par l'expérience. Il me fait faire un cheminement intérieur, un réajustement de mon corps et de l'esprit, et cette nouvelle forme de superposition est une révélation que je garde en moi. Une fois qu'elle a eu lieu c'est comme si l'objet disait « maintenant tu peux te passer de moi. » Ne suis-je redevable qu'à la toile ? Ou l'ai-je intégrée en moi ? Nous sommes dans la conscience de ce qui nous change et nous constitue. A partir de cette conscience de ce qui, en nous, relève de ce qui est hors de nous, peut naître la connaissance « de ce par quoi passe l'organisme » et qui permet, mémorisée, d'être restituée dans notre rapport à l'extérieur. Cela ne s'arrête pas qu'à la relation que nous avons avec l'objet, mais renvoie à une prise de conscience plus importante, qui s'applique à toutes nos relations. L'attention que nous portons à l'objet nous est renvoyée comme transformée : l'émotion dépassée devient une connaissance, l'attachement dépassé une relation. Cette transformation nous permet de nous sentir chaque fois plus vivant, plus conscient de ce qui nous change, plus apte à ressentir la vie.

*

Il existe donc ces objets qui nous sollicitent plus que d'autres, dans lesquels nous ne dérivons pas entièrement, car leur réalité physique nous arrête, nous contraint à vouloir connaître et percer ce que l'on voit. La difficulté réside dans la nécessité de détruire ce qui à travers l'objet nous plaisait en nous, pour entrer dans sa réalité, s'y ouvrir. Ce sont des objets qui développent une forme singulière d'attention, une attention réciproque entre lui et nous. Ils remontent notre regard, nous rendent exigeants envers notre perception, quand la plupart des objets ne permettent que l'exercice d'une reconnaissance immédiate ou d'une sensation close sur elle-même, quand la plupart des objets ne nous donnent au nom du marketing ce que nous avons envie de voir, de ressentir et de reconnaître. Il faut apprendre à déjouer la sensation pour elle-même, la reconnaissance pour elle-même.

*

Elaborer des objets ou des situations qui nous invitent à réajuster la manière dont notre esprit et nos sens se sollicitent mutuellement, qui nous accompagnent dans la jouissance et la redéfinition de notre présence au monde, qui nous font réfléchir à la responsabilité de nos relations, sans craindre parfois de semer le trouble sur les limites que nous nous connaissons, mais pour mieux découvrir ce qui se situe derrière ce trouble, voilà quels seraient mon vœu et ma sensibilité de designer. L'enjeu me semble être l'intelligence de nos sens.

EPILOGUE

A travers ce mémoire, des notions se sont dégagées. Je souhaite dorénavant les conserver, les creuser davantage, et les réutiliser comme hypothèses de travail. Elles seront pour moi les moyens de répondre à mon vœu. Je retiens quatre phénomènes ou manifestations possibles d'entre-deux : l'indélimitation, c'est à dire l'écart entre ce que l'on pense voir et ce que l'on sait qu'on voit, autrement dit le décalage entre une donnée physique et une donnée psychique (voir et savoir). La notion de malléabilité, c'est à dire l'écart entre ce que l'on voit et ce que l'on ressent avec un autre de nos sens, autrement dit le décalage entre deux données physiques (voir et toucher par exemple). La notion de fantasme, c'est à dire l'écart entre ce que l'on projette et ce que l'on voit, autrement dit le décalage entre une donnée affective et une donnée physique. La notion d'incompris, c'est à dire l'écart entre ce que l'on connaît et ce que l'on voit, autrement dit le décalage entre une donnée psychique et une donnée physique.

Je souhaite également continuer à travailler par corrélation, par va-et-vient. Travailler la notion d'entre-deux ne signifie pas proposer un objet unique provoquant cette expérience, mais l'appliquer à la démarche même de travail. S'apprendre à se promener entre deux pôles, passer de l'un à l'autre pour ainsi s'approcher au plus près de ce qui se trouve entre les deux extrémités. Je choisis donc d'avancer par les mises en relation successives de ce que je vais produire : proposer puis, relire, ré-interpréter, prendre du recul, confronter encore et produire à nouveau. Peut-être alors, entre ces différentes propositions, se dessinera une expérience moins attendue, attentive aux précédentes, élargie par ses extrémités, à cheval entre deux affirmations possibles.

✱

Quant à toi Maman, en guise de reconnaissance et pour poursuivre le dialogue, la jeune femme que je suis devenue te glisse cette phrase de Simone Weil : « Nous savons au moyen de l'intelligence que ce que l'intelligence n'appréhende pas est plus réel que ce qu'elle appréhende. » ⁵

5 . Simone Weil, *La pesanteur et la Grâce* (extraits de cahiers intimes tenus de 1940 à 1942), Paris, Librairie Plon, 1947 et 1988 pour la présente édition, p.130.

BIBLIOGRAPHIE

BATAILLE Georges,
L'expérience intérieure, Paris, Gallimard, 1978.

COMTE-SPONVILLE André,
L'Esprit de l'athéisme : Introduction à une spiritualité sans Dieu, Paris, Albin Michel, 2006.

DAMASIO Antonio,
Le sentiment même d'être soi, Paris, Odile Jacob, 2002.

DOLTO Françoise, NASIO, Juan-David,
L'enfant du miroir, Paris, Payot-Rivages, 2002.

JANSSEN Thierry,
La solution intérieure, Paris, Fayard, 2006.

LE CLEZIO Jean-Marie Gustave,
L'extase matérielle, Paris, Gallimard, 1993.

MERLEAU-PONTY Maurice,
L'oeil et l'esprit, Paris, Gallimard, 1985.

MICHAUX Henri,
Poteaux d'angle, Paris, Gallimard, 2006.

PONGE Francis,
Le parti pris des choses suivi de *Proèmes*,
Paris, Gallimard, 1967.

RICARD Matthieu,
L'art de la méditation, Paris, NIL, 2008.

SPINOZA de Baruch,
L'Ethique, Paris, Gallimard, 1954.

WEIL Simone,
La Pesanteur et la Grâce, Paris, Librairie Plon, 1947
et 10/18, 1988 pour la présente édition.

WINNICOTT Donald Woods,
Jeu et Réalité, Paris, Gallimard, 2002.

REMERCIEMENTS

Merci à Cédric. Sa confiance et sa présence, ont été pour moi les constituants les plus solides pour avancer dans ce mémoire. Merci de m'avoir amené , sans jamais rien imposer, dans des territoires inconnus. Je remercie également ma famille pour toujours avoir porté de l'intérêt à mon travail. Merci d'avoir eu envie de le comprendre et d'en discuter. Merci en particulier à ma mère. La manière dont j'imaginai son regard, et les idées que je lui ai fait porter, m'ont servi de moteurs tout au long du mémoire pour formuler et construire ce qui, au départ, n'était qu'une intuition. Je te remercie d'avoir accepté de tenir ce rôle que tu n'as pas choisi et dans lequel tu ne t'es pas toujours retrouvée. Merci à Grégory, pour tout ce qu'il a rendu possible sans le savoir. Merci pour le temps et son implication qu'il n'a jamais compté. Merci aussi à mes amis, toujours présents : Marine, Solène, Goliath, Felipe, Sophie, Camille et les copines du bocal.

Mise en page : Marine Rouit

Caractères typographique utilisés : Gill Sans & Base Nine

Impression : Promoprint

Achévé d'imprimer en Novembre 2009 à Paris